

224

December
2018
Décembre

INFORMATION NOTE on the Court's case-law

NOTE D'INFORMATION sur la jurisprudence de la Cour

PROVISIONAL/PROVISOIRE



The Court's monthly
round-up of case-law,
news and publications

Le panorama mensuel
de la jurisprudence,
de l'actualité et des
publications de la Cour

European Court of Human Rights
Cour européenne des droits
de l'homme

Anyone wishing to reproduce and/or translate all or part of the Information Note in print, online or in any other format should contact publishing@echr.coe.int for further instructions. For publication updates please follow the Court's Twitter account at <https://twitter.com/echrpublication>.

-ooOoo-

Toute personne souhaitant reproduire et/ou traduire tout ou partie de la Note d'information, sous forme de publication imprimée ou électronique, ou sous tout autre format, est priée de s'adresser à publishing@echr.coe.int pour connaître les modalités d'autorisation. Pour toute nouvelle information relative aux publications, veuillez consulter le compte Twitter de la Cour : <https://twitter.com/echrpublication>.

The Information Note, compiled by the Court's Case-Law Information and Publications Division, contains summaries of cases examined during the month in question which the Registry considers as being of particular interest. The summaries are not binding on the Court. In the provisional version the summaries are normally drafted in the language of the case concerned, whereas the final single-language version appears in English and French respectively. The Information Note may be downloaded at www.echr.coe.int/NoteInformation/en. Legal summaries published in the Case-law Information Notes are also available in HUDOC under [Legal Summaries](#).

The HUDOC database is available free-of-charge through the Court's Internet site (<http://hudoc.echr.coe.int>). It provides access to the case-law of the European Court of Human Rights (Grand Chamber, Chamber and Committee judgments, decisions, communicated cases, advisory opinions and legal summaries from the Case-Law Information Note), the European Commission of Human Rights (decisions and reports) and the Committee of Ministers (resolutions).

-ooOoo-

Établie par la Division des publications et de l'information sur la jurisprudence, la Note d'information contient les résumés d'affaires dont le greffe de la Cour a indiqué qu'elles présentaient un intérêt particulier. Les résumés ne lient pas la Cour. Dans la version provisoire, les résumés sont en principe rédigés dans la langue de l'affaire en cause; la version unilingue de la Note paraît ultérieurement en français et en anglais et peut être téléchargée à l'adresse suivante : www.echr.coe.int/NoteInformation/fr. Les résumés juridiques publiés dans les Notes d'information sont aussi disponibles dans la base de données HUDOC sous [Résumés juridiques](#).

La base de données HUDOC disponible gratuitement sur le site internet de la Cour (<http://hudoc.echr.coe.int>) vous permettra d'accéder à la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme (arrêts de Grande Chambre, de chambre et de comité, décisions, affaires communiquées, avis consultatifs et résumés juridiques extraits de la Note d'information sur la jurisprudence), de la Commission européenne des droits de l'homme (décisions et rapports) et du Comité des Ministres (résolutions).

European Court of Human Rights / Cour européenne des droits de l'homme
Council of Europe / Conseil de l'Europe
67075 Strasbourg Cedex
France
Tel: +33 (0)3 88 41 20 18 / Fax: +33 (0)3 88 41 27 30
publishing@echr.coe.int
www.echr.coe.int
<https://twitter.com/echrpublication>
RSS feeds / Fils RSS

Photograph: Council of Europe / Photo: Conseil de l'Europe
Cover: interior of the Human Rights Building (Architects: Richard Rogers Partnership and Atelier Claude Bucher)
Couverture: vue intérieure du Palais des droits de l'homme (architectes: Richard Rogers Partnership et Atelier Claude Bucher)

© Council of Europe / European Court of Human Rights – Conseil de l'Europe / Cour européenne des droits de l'homme, 2018

TABLE OF CONTENTS / TABLE DES MATIÈRES

ARTICLE 2

Positive obligations (substantive aspect)/Obligations positives (volet matériel)

- Suspension of pronouncement of judgment against police officer found guilty of causing life-threatening injury by use of excessive force: *violation*
- Suspension du prononcé d'un jugement contre un policier déclaré coupable d'avoir infligé une blessure potentiellement mortelle en usant d'une force excessive: *violation*

Hasan Köse – Turkey/Turquie, 15014/11, judgment/arrêt 18.12.2018 [Section II] 8

ARTICLE 3

Expulsion

- Border guards' failure to accept asylum applications: *violation*
- Demandes d'asile non acceptées par des garde-frontières: *violation*

M.A. and Others/et autres – Lithuania/Lituanie, 59793/17, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section IV] 8

ARTICLE 4

Positive obligations/Obligations positives Effective investigation/Enquête effective

- Failure to hold effective investigation into allegation of human trafficking and exploitation of prostitution: *case referred to the Grand Chamber*
- Défaut d'enquête effective sur des allégations de traite d'êtres humains et d'exploitation de la prostitution: *affaire renvoyée devant la Grande Chambre*

S.M. – Croatia/Croatie, 60561/14, judgment/arrêt 4.12.2018 [Section I] 9

ARTICLE 5

Article 5 § 1 (e)

Persons of unsound mind/Aliéné

- Subsequent preventive detention of convicted murderer on basis of psychiatric assessments that he continued to pose a danger: *no violation*
- Détention de sûreté subséquente d'un meurtrier condamné, sur la base d'évaluations psychiatriques indiquant qu'il restait dangereux: *non-violation*

Ilseher – Germany/Allemagne, 10211/12, judgment/arrêt 4.12.2018 [GC] 10

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Fair hearing/Procès équitable

Tribunal established by law/Tribunal établi par la loi

- Conviction of Ukrainian citizens by Russian courts for terrorism committed in Crimea after its annexation: *communicated*
- Condamnation de ressortissants ukrainiens par des juridictions russes pour actes de terrorisme commis en Crimée après l'annexion de la péninsule: *affaire communiquée*

Sentsov and/et Kolchenko – Russia/Russie, 29627/16 [Section I] 10

Article 6 § 1 (administrative/administratif)

Civil rights and obligations/Droits et obligations de caractère civil

Criminal charge/Accusation en matière pénale

- Judicial proceedings challenging a public finding of a conflict of interests in elected office: *Article 6 not applicable*

- Procédure juridictionnelle contre un constat public de conflit d'intérêts lors de l'exercice d'un mandat électif: *article 6 non applicable*

Cătănciu – Romania/Roumanie, 22717/17, decision/décision 13.11.2018 [Section IV] 10

Article 6 § 1 (enforcement/exécution)

Access to court/Accès à un tribunal

- Failure to enforce the seizure, ordered by a judge five years previously, of a property unlawfully occupied by third parties: *violation*
- Inexécution de la saisie, ordonnée par un juge depuis cinq ans, d'un immeuble occupé à titre abusif par des tiers: *violation*

Casa di Cura Valle Fiorita S.r.l. – Italy/Italie, 67944/13, judgment/arrêt 13.12.2018 [Section I] 11

Article 6 § 3 (c)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l'assistance d'un défenseur

- Failure to inform applicant of his right to a lawyer between his apprehension and placement in police custody, affecting the overall fairness of the proceedings: *violation*
- Absence de notification du droit à un avocat, de l'interpellation au placement en garde à vue, ayant eu une incidence sur l'équité globale de la procédure: *violation*

Rodionov – Russia/Russie, 9106/09, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section III] 13

Article 6 § 3 (d)

Examination of witnesses/Interrogation des témoins

- Inability of defence in criminal proceedings to question witnesses: *no violation*
- Impossibilité pour la défense d'interroger des témoins lors du procès pénal: *non-violation*

Murtazaliyeva – Russia/Russie, 36658/05, judgment/arrêt 18.12.2018 [GC] 15

ARTICLE 7

Heavier penalty/Peine plus forte Retroactivity/Rétroactivité

- Subsequent preventive detention of convicted murderer on basis of psychiatric assessments that he continued to pose a danger: *no violation*
- Détention de sûreté subséquente d'un meurtrier condamné, sur la base d'évaluations psychiatriques indiquant qu'il restait dangereux: *non-violation*

Ilseher – Germany/Allemagne, 10211/12, judgment/arrêt 4.12.2018 [GC] 17

ARTICLE 8

Respect for private life/Respect de la vie privée

- Dismissal of judges and prosecutors following lowering of compulsory retirement age: *Article 8 not applicable; inadmissible*
- Révocation de juges et de procureurs à la suite de l'abaissement de l'âge de départ obligatoire à la retraite: *article 8 non applicable; irrecevable*

J.B. and Others/et autres – Hungary/Hongrie, 45434/12 et al., decision/décision 20.12.2018 [Section IV] 21

- Equipment Interference ("hacking") by intelligence agencies: *communicated*
- Interférence dans les systèmes («hacking») par les services de renseignement: *affaire communiquée*

Privacy International and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 46259/16 [Section I] 22

Respect for family life/Respect de la vie familiale

- Spouse compelled to testify in criminal proceedings in which his wife was a "special witness": *violation*
- Obligation faite à un époux de déposer dans une procédure pénale dans laquelle son épouse était « témoin spécial »: *violation*

Kryževičius – Lithuania/Lituanie, 67816/14, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section IV] 22

- Domestic courts' refusal to return child to father with reference to her wish to remain with grandparents: *no violation*
 - Refus des juridictions nationales de rendre une enfant à son père compte tenu du souhait de la fillette de rester avec ses grands-parents: *non-violation*
- Khusnutdinov and/et X – Russia/Russie, 76598/12, judgment/arrêt 18.12.2018 [Section III] 24*

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

- Online news portal found liable for posting hyperlink leading to defamatory content: *violation*
 - Portail d'information jugé responsable de la publication d'un hyperlien menant à un contenu diffamatoire: *violation*
- Magyar Jelt Zrt – Hungary/Hongrie, 11257/16, judgment/arrêt 4.12.2018 [Section IV] 25*
- Equipment Interference ("hacking") by intelligence agencies: *communicated*
 - Interférence dans les systèmes (« hacking ») par les services de renseignement: *affaire communiquée*
- Privacy International and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 46259/16 [Section I] 27*

Freedom to receive information/Liberté de recevoir des informations

- Seizure of newspapers and magazines sent to a prisoner by relatives: *violation*
 - Saisie des exemplaires de journaux et de revues envoyés à un détenu par ses proches: *violation*
- Rodionov – Russia/Russie, 9106/09, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section III] 27*

Freedom to impart information/Liberté de communiquer des informations

- Removal of chief prosecutor for having provided information to media about pending investigation on influence peddling: *violation*
 - Révocation d'un procureur général pour communication d'informations aux médias au sujet d'une enquête sur un trafic d'influence: *violation*
- Brisic – Romania/Roumanie, 26238/10, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section IV] 27*

ARTICLE 13

Effective remedy/Recours effectif

- Equipment Interference ("hacking") by intelligence agencies: *communicated*
 - Interférence dans les systèmes (« hacking ») par les services de renseignement: *affaire communiquée*
- Privacy International and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 46259/16 [Section I] 28*

ARTICLE 14

Discrimination (Article 8)

- Discontinuation of non-contributory disability benefits owing to residence abroad: *no violation*
 - Expatriation ayant entraîné la perte de prestations sociales d'invalidité de type non contributif: *non-violation*
- Belli and/et Arquier-Martinez – Switzerland/Suisse, 65550/13, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section III] 29*

Discrimination (Article 1 of Protocol No. 1/du Protocole n° 1)

- Application of Islamic law (sharia) in litigation concerning succession to estate of Greek Muslim: *violation*
 - Application de la loi de l'islam (charia) dans un litige concernant la succession d'un citoyen grec musulman: *violation*
- Molla Sali – Greece/Grèce, 20452/14, judgment/arrêt 19.12.2018 [GC] 30*

ARTICLE 33

Inter-State application/Requête interétatique

- Alleged violations of the Convention in administrative practice concerning the examination of judicial actions brought by a Slovene bank seeking recovery of debts incurred before the independence of Croatia: *relinquishment in favour of the Grand Chamber*

- Violations alléguées de la Convention dans la pratique administrative ressortant de l'examen des actions en justice d'une banque slovène pour le recouvrement de créances nées avant l'indépendance de la Croatie: *dessaïssement en faveur de la Grande Chambre*

Slovenia v. Croatia / Slovénie c. Croatie, 54155/16 [Section III] 32

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes

- Failure to seek supervisory review following a decision by the Administrative Chamber of the Supreme Court: *inadmissible*
- Non-utilisation de la possibilité d'une requête en révision après une décision de la chambre administrative de la Cour suprême: *irrecevable*

Galkin – Russia/Russie, 5497/18, decision/décision 13.12.2018 [Section III] 32

Article 35 § 3 (a)

Manifestly ill-founded/Manifestement mal fondé

- Failure to provide prima facie evidence about destruction of property, life endangerment and ill-treatment in the context of armed conflict in South Ossetia: *inadmissible*
- Absence d'un commencement de preuve concernant la destruction de biens, la mise en danger et l'infliction de mauvais traitements dans le contexte d'un conflit armé en Ossétie du Sud: *irrecevable*

Naniyeva and/et Bagayev – Georgia/Géorgie, 2256/09 and 2260/09, decision/décision 20.11.2018 [Section I] 33

ARTICLE 46

Execution of judgment – General measures/Exécution de l'arrêt – Mesures générales

- Practice of suspending pronouncement of judgments finding State agents guilty of unlawful killing or ill-treatment: *violation*
- Pratique consistant à suspendre le prononcé d'un jugement déclarant un agent de l'État coupable d'homicide ou de mauvais traitements illicites: *violation*

Hasan Köse – Turkey/Turquie, 15014/11, judgment/arrêt 18.12.2018 [Section II] 34

ARTICLE 1 OF PROTOCOL No. 1/DU PROTOCOLE N° 1

Peaceful enjoyment of possessions/Respect des biens

- Personal liability of a shareholder for the debts of a struck-off company pursuant to special legislation on dormant companies: *no violation*
- Responsabilité personnelle d'un associé pour les dettes d'une entreprise radiée en application d'une législation spéciale sur les sociétés dormantes: *non-violation*

Lekić – Slovenia/Slovénie, 36480/07, judgment/arrêt 11.12.2018 [GC] 35

- Failure to enforce the seizure, ordered by a judge five years previously, of a property unlawfully occupied by third parties: *violation*
- Inexécution de la saisie, ordonnée par un juge depuis cinq ans, d'un immeuble occupé à titre abusif par des tiers: *violation*

Casa di Cura Valle Fiorita S.r.l. – Italy/Italie, 67944/13, judgment/arrêt 13.12.2018 [Section I] 37

ARTICLE 2 OF PROTOCOL No. 4/DU PROTOCOLE N° 4

Article 2 § 2

Freedom to leave a country/Liberté de quitter un pays

- Imposition of travel bans on witnesses in pending criminal proceedings without legal basis: *violation*
- Interdiction de voyager imposée en l'absence de base légale à des témoins dans des procédures pénales en cours: *violation*

Mursaliyev and Others/et autres – Azerbaijan/Azerbaïdjan, 66650/13 et al., judgment/arrêt, 13.12.2018 [Section V] 37

GRAND CHAMBER (PENDING)/GRANDE CHAMBRE (EN COURS)

Referrals/Renvois

<i>S.M. – Croatia/Croatie, 60561/14, judgment/arrêt 4.12.2018 [Section I]</i>	37
---	----

Relinquishments/Dessaisissements

<i>Slovenia v. Croatia / Slovénie c. Croatie, 54155/16 [Section III]</i>	37
--	----

OTHER JURISDICTIONS/AUTRES JURIDICTIONS

Inter-American Court of Human Rights (IACtHR)/Cour interaméricaine des droits de l'homme

- State obligations with respect to the right to health, life, personal integrity, fair trial, judicial protection, non-discrimination, and the progressive development of Economic, Social, Cultural and Environmental Rights (ESCER)
- Obligations pour l'État concernant le droit à la santé, à la vie, à l'intégrité personnelle, à un procès équitable, à une protection judiciaire et à l'absence de discrimination, et concernant l'évolution progressive des droits économiques, sociaux, culturels et environnementaux (ESCER)

<i>Case of Cuscul Pivaral et al./Affaire Cuscul Pivaral et autres, Series C No. 359/Série C n° 359, judgment/arrêt 23.8.2018</i>	38
--	----

United Nations Human Rights Committee (CCPR)/Comité des droits de l'homme des Nations unies (CCPR)

- General comment on the right to life and abortion rights
- Observations générales sur le droit à la vie et le droit à l'avortement

<i>General comment No. 36 (2018)/Observation générale n° 36 (2018), CCPR/C/GC/36, 30.10.2018</i>	39
--	----

COURT NEWS/DERNIÈRES NOUVELLES DE LA COUR

<i>Request for an advisory opinion/Demande d'avis consultatif</i>	39
---	----

<i>HUDOC database in Georgian/Base de données HUDOC en géorgien</i>	39
---	----

<i>Some individual applications on eastern Ukraine adjourned/Ajournement de certaines requêtes individuelles concernant l'est de l'Ukraine</i>	40
--	----

<i>Ukrainian lawyer permanently barred from representing applicants before the ECHR/Interdiction définitive à une avocate ukrainienne de représenter des requérants devant la Cour</i>	40
--	----

RECENT PUBLICATIONS/PUBLICATIONS RÉCENTES

<i>Practical Guide on Admissibility Criteria: French translations/Guide pratique sur la recevabilité : traduction française</i>	41
---	----

ARTICLE 2

Positive obligations (substantive aspect)/ Obligations positives (volet matériel)

Suspension of pronouncement of judgment against police officer found guilty of causing life-threatening injury by use of excessive force: *violation*

Suspension du prononcé d'un jugement contre un policier déclaré coupable d'avoir infligé une blessure potentiellement mortelle en usant d'une force excessive: *violation*

Hasan Köse – Turkey/Turquie, 15014/11, judgment/arrêt 18.12.2018 [Section II]

(See Article 46 below/Voir l'article 46 ci-dessous, page 34)

ARTICLE 3

Expulsion

Border guards' failure to accept asylum applications: *violation*

Demandes d'asile non acceptées par des garde-frontières: *violation*

M.A. and Others/et autres – Lithuania/Lituanie, 59793/17, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicants, a family of seven Russian nationals, used to live in the Chechen Republic. In April 2017 they left Chechnya and went to Belarus with the aim of crossing into Poland. Before the Court they complained that they had attempted to lodge asylum applications on three occasions between April and May 2007, but each time Lithuanian border authorities had refused to accept their applications and had returned them to Belarus. The applicants subsequently managed to submit an asylum application and were admitted to a refugee reception centre in Poland to await the decision.

Law – Article 3: The applicants argued that they faced a risk of torture in Chechnya and that Belarus could not be considered a safe third country. The major disagreement between the parties was whether the applicants had actually submitted asylum applications at the border. On each of the three occasions they had presented themselves before border guards, they had provided their identity documents

and had not attempted to hide the fact that they did not have visas or other documents giving them the right to enter into Lithuania. The applicants' behaviour had been consistent with their claim that the purpose of their presence at the Lithuanian border had been to ask for asylum.

(a) *First attempt on 16 April 2017* – The applicants claimed that they had firstly expressed their wish for asylum to border guards orally – a claim contested by the Government. However, it was not disputed that they had also written “azul” in Cyrillic – a word often used by Chechen asylum-seekers to mean “asylum” – in the space for a signature on each of the seven decisions refusing them entry into Lithuania. The relevant checkpoint was located on the border with Belarus, where Russian was one of the official languages. Assuming that none of the border guards at the checkpoint had spoken Russian, the Court could not accept the Government's argument that the applicants “had not in any way expressed willingness to seek asylum”, as those border guards would not have been able to understand the applicants' oral requests made in Russian. The word “azul” being written on the seven decisions refusing the applicants entry into Lithuania should have been sufficient indication for the border guards that the applicants were seeking asylum.

(b) *Second attempt on 22 May 2017* – The applicants had provided to the Court a copy of a written asylum application and a photograph of that application next to their train tickets from Minsk to Vilnius – they claimed that the photograph had been taken at the border checkpoint and that they had submitted that application to the border guards. The Government did not challenge the authenticity of the asylum application or the photograph, nor did they dispute the applicants' claim that that photograph had been taken at the border checkpoint. In such circumstances, there were no grounds to doubt the applicants' claim that on 22 May 2017 they had submitted a written asylum application at the Vilnius railway border checkpoint.

(c) *Third attempt on 11 May 2017* – The Court did not have any direct proof that the applicants had asked for asylum. They claimed to have done so orally and the Government contested that claim. The Government also pointed out that on that occasion the applicants had not written “azul” or anything similar on the decisions refusing them entry. In the Court's view, the applicants could not be reproached for not writing down their asylum request on the decisions refusing them entry, as they had previously done so but to no avail. It further observed that the details provided by the applicants, such as the date and time of their arrival at the border checkpoint, cor-

responded to those contained in the border guards' official reports, and the applicants' account of their attempt to submit an asylum application at that checkpoint was consistent with their accounts of the other two attempts, which the Court had found to be credible on the basis of the available documents. In such circumstances, the Court also accepted as credible the applicants' submission that on the 11 May 2017 they had orally informed the border guards at the border checkpoint that they were seeking asylum.

Accordingly, the Court was satisfied that the applicants had submitted asylum applications, either orally or in writing, at the Lithuanian border on 16 April, 11 May and 22 May 2017. However, border guards had not accepted those applications and had not forwarded them to a competent authority for examination and status determination, as required by domestic law. Furthermore, border guards' reports to their senior officers had not made any mention of the applicants' wish to seek asylum on any of the three occasions – there were no references to the writing of "azul" on the decisions, nor to the written asylum application. There was also no indication either in those reports or in any other documents submitted to the Court that the border guards had attempted to clarify what was the reason – if not seeking asylum – for the applicants' presence at the border without valid travel documents. Nor did it appear that there had been any assessment at all of whether it had been safe to return the applicants – a family with five very young children – to Belarus, which was not a Contracting Party to the European Convention on Human Rights and, according to publicly available information, could not be assumed to be a safe third country for Chechen asylum-seekers.

As a result, the applicants had been returned to Belarus without there being any assessment of their asylum claims. It was therefore evident that measures which the Government had claimed constituted adequate safeguards against the arbitrary removal of asylum-seekers – such as the supervision of border guards by superior officers or the monitoring of borders by non-governmental organisations – had not been effective in the applicants' case.

Conclusion: violation (four votes to three).

The Court also held, by four votes to three, that there had been a violation of Article 13 as an appeal before an administrative court against a refusal of entry was not an effective domestic remedy within the meaning of the Convention.

Article 41: EUR 22,000 jointly in respect of non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

(See *M.S.S. v. Belgium and Greece* [GC], 30696/09, 21 January 2011, [Information Note 137](#); and *Hirsi Jamaa and Others v. Italy* [GC], 27765/09, 23 February 2012, [Information Note 149](#). See also the 2016 [Submission in respect of Lithuania by the United Nations High Commissioner for Refugees to the Office of the High Commissioner for Human Rights and the Council of Europe Recommendation No. R \(98\) 15 of the Committee of Ministers to member States on the training of officials who first come into contact with asylum-seekers, in particular at border points](#))

ARTICLE 4

Positive obligations/Obligations positives Effective investigation/Enquête effective

Failure to hold effective investigation into allegation of human trafficking and exploitation of prostitution: case referred to the Grand Chamber

Défaut d'enquête effective sur des allégations de traite d'êtres humains et d'exploitation de la prostitution : affaire renvoyée devant la Grande Chambre

S.M. – Croatia/Croatie, 60561/14, judgment/arrêt 4.12.2018 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

The applicant lodged a criminal complaint against a former policeman, alleging that he had physically and psychologically forced her into prostitution. The policeman was subsequently indicted on charges of forcing another to prostitution, as an aggravated offence of organising prostitution. In 2013 the criminal court acquitted him on the grounds that, although it had been established that he had organised a prostitution ring in which he had recruited the applicant, it had not been established that he had forced her into prostitution. He had only been indicted for the aggravated form of the offence at issue and thus he could not be convicted for the basic form of organising prostitution. The State Attorney's Office appeal against the decision was dismissed and the applicant's constitutional complaint was declared inadmissible.

In a judgment of 19 July 2018 (see [Information Note 120](#)), a Chamber of the Court held, by six votes to one, that the relevant State authorities had not ful-

filled their procedural obligations under Article 4. The Court held that there had been a number of shortcomings in the domestic proceedings. The national authorities had not made a serious attempt to investigate in depth all the relevant circumstances and gather all the available evidence. The national courts had not given adequate attention to relevant elements and had not made any assessment of the possible impact of psychological trauma on the applicant's ability to consistently and clearly relate the circumstances of her exploitation.

On 3 December 2018 the case was referred to the Grand Chamber at the Government's request.

ARTICLE 5

Article 5 § 1 (e)

Persons of unsound mind/Aliéné

Subsequent preventive detention of convicted murderer on basis of psychiatric assessments that he continued to pose a danger: *no violation*

Détention de sûreté subséquente d'un meurtrier condamné, sur la base d'évaluations psychiatriques indiquant qu'il restait dangereux: *non-violation*

Ilseher – Germany/Allemagne, 10211/12, judgment/arrêt 4.12.2018 [GC]

(See Article 7 below/Voir l'article 7 ci-dessous, page 17)

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Fair hearing/Procès équitable Tribunal established by law/Tribunal établi par la loi

Conviction of Ukrainian citizens by Russian courts for terrorism committed in Crimea after its annexation: *communicated*

Condamnation de ressortissants ukrainiens par des juridictions russes pour actes de terrorisme commis en Crimée après l'annexion de la péninsule: *affaire communiquée*

Sentsov and/et Kolchenko – Russia/Russie, 29627/16 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

The first applicant, Mr Sentsov, is a Ukrainian filmmaker, writer and native of Crimea who actively opposed the annexation of Crimea by the Russian Federation in 2014. The second applicant, Mr Kolchenko, is an activist and supporter of anarchism, anti-fascism and internationalism, as well as of a united Ukraine, including Crimea and the eastern oblasts.

In May 2014 they were arrested on suspicion of membership in a terrorist group. In August 2015 the Military Court of the North-Caucasian Command convicted both applicants of terrorism and rendered a sentence of twenty and ten years' imprisonment respectively. The Supreme Court of the Russian Federation upheld the verdict upon appeal.

The first applicant complains under Article 3 that he was tortured and ill-treated by Federal Security Service (FSB) officers and that there was no effective investigation into his complaints. Both applicants complain under Article 6 § 1 that they were not brought before a tribunal established by law as the annexation of Crimea was unlawful and, consequently, the Russian courts did not have jurisdiction over crimes committed by Ukrainian citizens on Ukrainian territory, namely Crimea. They also complain that their convictions were politically motivated and that their trial was unfair.

Communicated under Article 3 (material and procedural limbs) and Article 6 §§ 1 and 3 (d) of the Convention.

Article 6 § 1 (administrative/administratif)

Civil rights and obligations/Droits et obligations de caractère civil Criminal charge/Accusation en matière pénale

Judicial proceedings challenging a public finding of a conflict of interests in elected office: *Article 6 not applicable*

Procédure juridictionnelle contre un constat public de conflit d'intérêts lors de l'exercice d'un mandat électif: *article 6 non applicable*

Cătănciu – Romania/Roumanie, 22717/17, decision/décision 13.11.2018 [Section IV]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – En 2009, dans le cadre d'un mandat électif de conseillère municipale, la requérante prit part à une délibération portant sur un bail à accorder à une société qu'elle avait représentée comme avocate contre la municipalité. En 2013, l'Agence nationale

pour l'intégrité des élus et fonctionnaires conclut dans un rapport d'évaluation public et accompagné de communiqués de presse que la participation de la requérante à la décision susmentionnée l'avait effectivement placée dans une situation de conflit d'intérêts. La requérante contesta vainement devant les tribunaux la légalité ce rapport.

Entre-temps, la requérante fut élue députée au Parlement. À la demande de l'Agence nationale pour l'intégrité, le bureau permanent de la Chambre des députés décida de lui infliger une réduction temporaire de son indemnité, mais cette sanction disciplinaire fut finalement annulée par la Chambre elle-même.

En droit – Article 6: La requérante dénonce plusieurs carences de la procédure juridictionnelle à l'issue de laquelle l'existence d'un conflit d'intérêts a été confirmée.

Si le grief formulé ne vise que la procédure susmentionnée, la Cour se référera toutefois aussi à la procédure disciplinaire ultérieure, en ce qu'elle est la conséquence directe de la première (alors même que son issue a été favorable à la requérante, sans que les tribunaux aient à statuer).

a) *Volet civil* – La procédure visée portait sur la question de savoir si la requérante s'était trouvée, à l'époque où elle exerçait un mandat de conseillère municipale, dans une situation de conflit d'intérêts. S'il n'est pas douteux que la contestation sous-jacente fût « réelle et sérieuse », la Cour estime qu'elle ne portait pas sur des « droits et obligations de caractère civil ».

En effet, l'obligation de la requérante de ne pas se mettre dans une situation de conflit d'intérêts avait trait aux modalités d'exercice d'un mandat politique. Pareille obligation était, de toute évidence, de caractère politique et non « civil ».

Quant au fait que la requérante a conséquemment été exposée, en sa qualité de députée, au risque de subir une réduction de son indemnité parlementaire, cet aspect patrimonial de la procédure litigieuse ne suffit pas à lui conférer une nature « civile ».

L'affaire n'entre donc pas dans le champ d'application du volet civil de l'article 6.

b) *Volet pénal* – L'application de l'article 6 dans son volet pénal est également à écarter au regard des trois critères posés dans l'arrêt *Engel et autres c. Pays-Bas* (5100/71, 8 juin 1976), à savoir:

i) la qualification donnée par le droit interne (même si ce critère n'est pas décisif): s'il est vrai que la notion

de « conflit d'intérêts » faisait également l'objet d'une incrimination dans le code pénal, ce n'est pas à ce titre que la requérante a été poursuivie, mais au titre de la loi n° 176/2010 sur l'intégrité dans l'exercice des fonctions et charges publiques, qui qualifiait les faits de « faute disciplinaire »;

ii) la nature de l'infraction: les dispositions prohibant le conflit d'intérêts n'étaient applicables qu'à un groupe déterminé de personnes ayant un statut particulier (les personnes qui exercent une charge publique ou une fonction publique);

iii) la nature et le degré de sévérité de la sanction qu'encourait la requérante: seulement une réduction de 10 % de son indemnité parlementaire pour une durée de trois mois, au maximum.

Conclusion: irrecevable (incompatibilité *ratione materiae*).

Article 6 § 1 (enforcement/exécution)

Access to court/Accès à un tribunal

Failure to enforce the seizure, ordered by a judge five years previously, of a property unlawfully occupied by third parties: violation

Inexécution de la saisie, ordonnée par un juge depuis cinq ans, d'un immeuble occupé à titre abusif par des tiers: violation

Casa di Cura Valle Fiorita S.r.l. – Italy/Italie, 67944/13, judgment/arrêt 13.12.2018 [Section I]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – La société requérante, propriétaire d'un immeuble, est dans l'impossibilité de rentrer en possession de son bien occupé à titre abusif par environ 150 personnes depuis 2012, malgré un ordre de saisie provisoire du juge des investigations préliminaires d'août 2013. L'inexécution de la saisie a notamment été justifiée par l'impossibilité d'expulser les occupants de l'immeuble, étant donné que la municipalité n'aurait pas eu les moyens financiers de les reloger. Dans une note de mars 2016, le préfet a invité la municipalité à trouver des solutions de relogement pour les occupants afin de permettre la libération de l'immeuble.

En droit

Article 6 § 1 de la Convention: La décision du juge des investigations préliminaires d'août 2013 ordonnant la saisie provisoire de l'immeuble portait sur un droit de caractère civil de la requérante, à savoir

la protection de son droit de propriété. Par ailleurs, ladite décision revêtait de par sa nature même un caractère d'urgence, dans la mesure où elle était destinée à empêcher la poursuite d'une infraction dans le but de préserver l'intégrité du bien de la partie lésée. En outre, elle avait un caractère définitif et exécutoire. Or la saisie de l'immeuble demeure non exécutée et aucune tentative d'exécution n'a été effectuée par les autorités depuis que le juge a ordonné la saisie en question.

Le Gouvernement a cherché de justifier le retard pris dans l'exécution par des raisons liées à l'ordre public et par des motivations d'ordre social, principalement l'absence de solutions de relogement des occupants en raison notamment de difficultés financières de la municipalité. Néanmoins, la Cour est prête à admettre que les autorités internes ont pu avoir également le souci de pallier le risque sérieux de troubles à l'ordre public lié à l'expulsion de plusieurs dizaines de personnes, et ce d'autant que l'occupation de l'immeuble s'inscrivait dans le cadre d'une action militante à fort impact médiatique.

Toutefois, le Gouvernement n'a donné aucune information quant aux démarches qui auraient été accomplies par l'administration pour trouver des solutions de relogement depuis le début de l'occupation ou, du moins, depuis la note envoyée par le préfet en mars 2016. Dès lors, l'inaction totale et prolongée des autorités est injustifiée en l'espèce. Par ailleurs, un manque de ressources ne saurait constituer en soi une justification acceptable pour l'inexécution d'une décision de justice, non plus que l'absence de logements de substitution.

En s'abstenant, pendant plus de cinq années, de prendre toute mesure nécessaire pour se conformer à une décision judiciaire définitive et exécutoire, les autorités nationales ont privé, en l'occurrence, les dispositions de l'article 6 § 1 de tout effet utile et elles ont porté atteinte à l'État de droit, fondé sur la prééminence du droit et la sécurité des rapports juridiques.

Conclusion : violation (unanimité).

Article 1 du Protocole n° 1 : À l'instar de ce que la Cour a constaté dans l'arrêt *Matheus c. France*, et à la différence de ce qu'elle a conclu dans l'arrêt *Immobiliare Saffi c. Italie* [GC], le refus des autorités de procéder à l'évacuation de l'immeuble de la requérante ne s'analyse pas en une mesure de réglementation de l'usage des biens au sens de l'article 1 du Protocole n° 1. Dans la présente affaire, et bien que la question du relogement des occupants ait été prise en compte, le refus de procéder à l'expulsion de ces occupants ne découle pas directement de l'appli-

cation d'une loi relevant d'une politique sociale et économique dans le domaine, mais d'un refus des autorités compétentes, dans des circonstances particulières et pendant plusieurs années, de procéder à l'évacuation de la propriété de la requérante. Le défaut d'exécution de la décision du juge des investigations préliminaires d'août 2013 doit dès lors être examiné à la lumière de la norme générale contenue dans la première phrase du premier alinéa de l'article 1 du Protocole n° 1, qui énonce le droit au respect de la propriété.

Pendant plus de cinq ans, les autorités sont restées inactives face à la décision par laquelle le juge des investigations préliminaires avait ordonné l'évacuation de l'immeuble de la requérante. Des raisons d'ordre social et des nécessités d'ordre public, que la Cour ne sous-estime pas, auraient pu en l'espèce justifier un retard d'exécution. Cependant, n'est pas acceptable la durée de l'inexécution en l'espèce, qui perdure encore à ce jour, associée à l'absence totale d'informations concernant les démarches entreprises ou envisagées par les autorités pour mettre un terme à la situation. Par ailleurs, la requérante est toujours redevable, en attendant, des frais de consommation énergétique des occupants de l'immeuble. Compte tenu des intérêts individuels de la requérante, les autorités auraient dû, après un laps de temps raisonnable consacré à la recherche d'une solution satisfaisante, prendre les mesures nécessaires au respect de la décision de justice.

Conclusion : violation (unanimité).

Article 41 : 20 000 EUR pour préjudice moral ; demande pour dommage matériel rejetée.

(Voir *Matheus c. France*, 62740/00, 31 mars 2005, [Note d'information 73](#), et *Immobiliare Saffi c. Italie* [GC], 22774/93, 28 juillet 1999, [Note d'information 8](#). Voir aussi *Bourdov c. Russie*, 59498/00, 7 mai 2002, [Note d'information 42](#) ; *Prodan c. Moldova*, 49806/99, 18 mai 2004, [Note d'information 64](#) ; *Société Cofinco c. France* (déc.), 23516/08, 12 octobre 2010 ; et *Paroisse gréco-catholique Lupeni et autres c. Roumanie* [GC], 76943/11, 29 novembre 2016, [Note d'information 201](#))

Article 6 § 3 (c)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l'assistance d'un défenseur

Failure to inform applicant of his right to a lawyer between his apprehension and placement in police custody, affecting the overall fairness of the proceedings: *violation*

Absence de notification du droit à un avocat, de l'interpellation au placement en garde à vue, ayant eu une incidence sur l'équité globale de la procédure : violation

Rodionov – Russia/Russie, 9106/09, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section III]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Le requérant, soupçonné de trafic de stupéfiant en bande organisée, a été mis sur écoute. Le 15 août 2006 à 20h10, il a été interpellé au volant de son véhicule par les agents du service fédéral du contrôle de stupéfiants (FSKN). Immédiatement, il fut menotté et questionné. Vers 21h50, l'inspection de son véhicule prit fin et le requérant signa le procès-verbal. Vers 23h30, il fut transféré dans les locaux du FSKN. Le 16 août 2006, de 4 à 5 heures, le requérant fut interrogé. A 14h45, on lui notifia le procès-verbal de son placement en garde à vue. Puis il fut mis en examen et placé en détention provisoire. Il fut condamné le 13 octobre 2008 à douze ans de réclusion criminelle.

Le requérant se plaint entre autres devant la Cour de l'iniquité de la procédure pénale, à raison de l'absence de la notification de son droit à l'assistance d'un avocat dans la phase initiale de la procédure. Il se plaint aussi de la saisie en détention de ses journaux et revues envoyés par ses proches.

En droit

Article 6 §§ 1 et 3 c)

i. *Sur le point de départ de l'application de l'article 6* – L'interpellation du requérant réalisée par les agents du FSKN le 15 août 2006 à 20h10 reposait sur des soupçons de commission d'une infraction pénale par l'intéressé, à savoir le trafic de stupéfiants en bande organisée. Les agents du FSKN ont immédiatement procédé à des mesures opérationnelles avec la participation du requérant. Ainsi, au moment de son interpellation, le requérant faisait déjà l'objet d'une «accusation en matière pénale» et pouvait prétendre à la protection de l'article 6 de la Convention. Le 15 août 2006 à 20h10, le droit à l'assistance d'un avocat ainsi que le droit à être informé de ce même droit et le droit de garder le silence et de ne pas témoigner contre soi-même, découlant de l'article 6 §§ 1 et 3 de la Convention, sont devenus immédiatement exigibles.

ii. *Sur le point de savoir si le requérant a été informé du droit à un avocat, du droit de garder le silence et de ne pas témoigner contre soi-même et s'il a renoncé à ces droits* – Si la partie pré-imprimée du procès-verbal

établi le 15 août à 21h50 à l'issue de l'inspection du véhicule du requérant comportait l'énumération des droits dont il aurait été notifié, celui relatif à l'assistance d'un avocat n'y figurait pas. Par ailleurs, rien ne démontre que le requérant en ait été informé verbalement par les agents du FSKN. Ainsi, lors de son interpellation, le requérant n'a pas été indiscutablement informé de son droit à un avocat au sens de l'article 6 § 3 c). Dès lors, même si le requérant n'a pas fait de demande expresse en vue d'obtenir l'assistance d'un avocat au moment de son interpellation, il ne saurait passer pour avoir implicitement renoncé à son droit à l'assistance d'un avocat, faute d'avoir reçu promptement une telle information.

La partie pré-imprimée du procès-verbal en question mentionnait que le «suspect» avait été notifié de son droit de ne pas témoigner contre lui-même. Mais cette référence n'était pas suffisante pour permettre au requérant de prévoir de façon «consciente et éclairée» les conséquences de son comportement s'il choisissait de ne pas garder le silence. Et rien ne démontre que ce dernier ait bénéficié d'une explication individualisée sur sa situation ou sur ses droits procéduraux.

Ce n'est que le 16 août 2006, à 14h45, lors de l'établissement du procès-verbal de l'arrestation du requérant, qu'il a officiellement reçu notification de son état d'arrestation et des soupçons pesant à son encontre, ainsi que de tous ses droits procéduraux en tant que personne soupçonnée d'avoir commis une infraction. Ainsi, le requérant n'a pas été dûment informé de son droit de bénéficier de l'assistance d'un avocat, de son droit de garder le silence et de ne pas témoigner contre lui-même pendant les 18 heures et 55 minutes ayant suivi son interpellation du 15 août 2006 à 20h10, et, par conséquent, il ne saurait raisonnablement passer pour avoir valablement renoncé à ces droits. Le droit du requérant à l'assistance d'un avocat a donc été restreint.

L'affaire en l'espèce est une illustration de la pratique des autorités russes, constatée par la Cour dans plusieurs affaires, consistant à retarder la formalisation du statut de suspect à l'égard d'une personne interpellée et la privant ainsi d'exercice effectif de ses droits.

iii. *Sur le point de savoir s'il y avait des «raisons impérieuses» de restreindre l'accès à un avocat* – Le Gouvernement n'ayant pas fait état de circonstances exceptionnelles, aucune «raison impérieuse» n'aurait donc pu justifier de restreindre l'accès du requérant à un avocat après son interpellation. Par ailleurs, la législation interne, telle qu'interprétée par la Cour constitutionnelle, régissant l'accès à un avocat d'une personne interpellée et se trouvant dans une situation

d'une arrestation *de facto*, ne prévoyait pas explicitement d'exceptions à l'application de ce droit.

iv. *Sur le point de savoir si l'équité globale de la procédure a été respectée* – Les arguments du Gouvernement portent sur la représentation juridique du requérant dont celui-ci a bénéficié à partir du 16 août 2006 à 15 heures, mais ne démontrent pas dans quelle mesure l'absence de l'avocat pendant les 18 heures et 55 minutes ayant suivi l'interpellation de l'intéressé a influé sur l'équité de la procédure pénale dans son ensemble. Ce constat suffirait à la Cour pour arriver à la conclusion que le Gouvernement n'a pas levé la présomption de manque d'équité du procès pénal dirigé à l'encontre du requérant. Elle estime toutefois nécessaire de faire quelques observations supplémentaires à cet égard.

Du 15 août à 20h10 au 16 août 2006 à 14h45, les autorités de poursuites ont obtenu un certain nombre d'éléments qui ont été par la suite utilisés comme preuves à charge dans le procès pénal à l'encontre du requérant. Les déclarations de ce dernier, faites immédiatement après son interpellation, ont été obtenues suite aux questions posées par les agents du FSKN qui avaient des soupçons sur son implication dans un trafic de stupéfiants. Ces questions doivent donc être assimilées à un interrogatoire sans notification préalable au requérant de ses droits procéduraux.

Les tribunaux nationaux n'ont pas examiné sur le fond la demande du requérant d'exclure des éléments de preuves obtenus immédiatement après son interpellation sans l'assistance d'un avocat. Par conséquent, ils n'ont pas procédé à l'examen de l'admissibilité de l'élément de preuve contenant des déclarations auto-incriminantes du requérant obtenues alors que le droit de celui-ci à l'assistance d'un avocat avait été restreint. Ils n'ont pas cherché à savoir si le requérant avait valablement renoncé à ses droits de la défense.

Et la condamnation du requérant pour l'épisode du 15 août 2006, qualifié par les juridictions internes de préparation à la vente de stupéfiants dans de très grandes quantités, reposait, dans une large mesure, sur le procès-verbal de l'inspection du véhicule du requérant, qui comportait des déclarations auto-incriminantes de l'intéressé obtenues en violation de ses droits procéduraux.

Eu égard à ce qui précède et à l'effet cumulatif des lacunes procédurales dont le procès du requérant est entaché, l'absence de notification à l'intéressé de son droit à un avocat, du droit de garder le silence et de ne pas témoigner contre lui-même ainsi que la restriction de son accès à une assistance juridique

pendant la période du 15 août 2006 à 20h10 au 16 août 2006 à 14h45 a porté une atteinte irrémédiable à l'équité du procès dans son ensemble.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 10: Le requérant se plaint, entre autres, de la saisie effectuée par l'administration pénitentiaire des journaux et des revues envoyés par ses proches. La Cour estime, à cet égard, que cette saisie s'analyse en une ingérence dans le droit du requérant de recevoir des informations au sens de l'article 10 de la Convention et doit déterminer si cette ingérence était justifiée.

Rien ne permet de dire que les exemplaires saisis pouvaient représenter un danger pour la santé et la vie des autres, troubler l'ordre dans la maison d'arrêt ou servir à la commission d'infractions. Il n'a pas été démontré non plus que la réception de la presse écrite par le requérant ait entraîné des coûts supplémentaires à l'administration de la maison d'arrêt. La législation interne autorisait les détenus à recevoir et à disposer de périodiques de presse écrite à condition que ceux-ci soient achetés par le biais de l'administration pénitentiaire. C'est précisément parce que cette condition n'était pas remplie en l'espèce que les juridictions internes ont confirmé le bien-fondé de la saisie des journaux et revues envoyés au requérant par ses proches. Or ladite condition et son application au cas du requérant par les autorités internes ne répondaient à aucun besoin social impérieux et, par conséquent, la mesure litigieuse n'était pas «nécessaire dans une société démocratique».

Conclusion: violation (unanimité).

La Cour conclut également, à l'unanimité, à la violation de l'article 3 à raison des conditions de détention du requérant, des conditions de son transport vers et depuis le tribunal et de son placement dans une cage métallique lors du procès pénal; à la violation de l'article 13 combiné avec l'article 3 à raison de l'absence de voies de recours internes effectives à cet égard; à la violation de l'article 5 § 3 à raison de motifs non suffisants pour le maintien en détention provisoire du requérant; à la violation de l'article 5 § 4 en l'absence d'un contrôle à bref délai; à la violation de l'article 8 à raison de la mise sur écoute et de l'enregistrement des conversations téléphoniques du requérant; à la violation de l'article 13 combiné avec l'article 8 à raison de l'absence de voies de recours internes effectives à cet égard; et à la violation de l'article 34 à raison de l'ouverture par le personnel pénitentiaire de lettres que la Cour avait envoyées au requérant.

Article 41 : 12 700 EUR pour préjudice moral.

(Concernant l'article 6, voir aussi *Ibrahim et autres c. Royaume-Uni* [GC], 50541/08 et al., 13 septembre 2016, [Note d'information 199](#); *Simeonovi c. Bulgarie* [GC], 21980/04, 12 mai 2017, [Note d'information 207](#); *Beuze c. Belgique* [GC], 71409/10, 9 septembre 2018, [Note d'information 223](#); ainsi que la fiche thématique [Garde à vue et assistance d'un conseil](#). Concernant l'article 10, voir aussi *Mesut Yurtsever et autres c. Turquie*, 14946/08 et al., 20 janvier 2015, [Note d'information 181](#); *Kalda c. Estonie*, 17429/10, 19 janvier 2016, [Note d'information 192](#); et *Jankovskis c. Lituanie*, 21575/08, 17 janvier 2017, [Note d'information 203](#))

Article 6 § 3 (d)

Examination of witnesses/Interrogation des témoins

Inability of defence in criminal proceedings to question witnesses: *no violation*

Impossibilité pour la défense d'interroger des témoins lors du procès pénal: *non-violation*

[Murtazaliyeva – Russia/Russie](#), 36658/05, judgment/arrêt 18.12.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Condamnée en 2005 à une peine d'emprisonnement pour avoir été reconnue coupable de préparation d'un acte de terrorisme, d'incitation d'autrui à se livrer à des actes de terrorisme et de transport d'explosifs, la requérante fait grief aux juridictions internes de ne pas lui avoir permis d'examiner de manière effective une vidéo retenue comme élément de preuve à charge ni d'interroger deux «témoins instrumentaires». La condamnation reposait notamment sur la présence d'explosifs découverts dans son sac à main lors d'une fouille à laquelle les deux témoins avaient assisté, explosifs que la défense accusait la police de les y avoir placés elle-même.

Dans un arrêt du 9 mai 2017, une chambre de la Cour a conclu notamment: à l'unanimité, à la non-violation de l'article 6 §§ 1 et 3 b) quant aux conditions d'examen de la vidéo; et, par cinq voix contre deux, à la non-violation de l'article 6 §§ 1 et 3 d) en ce qui concerne le refus de faire comparaître au procès les deux témoins susmentionnés. Le 18 septembre 2017, l'affaire a été renvoyée devant la Grande Chambre à la demande de la requérante.

En droit – Article 6 §§ 1 et 3 d), quant au refus d'entendre les deux témoins instrumentaires: Par-delà leur qualification spécifique en droit interne, les deux témoins en cause doivent dans les circonstances de

l'espèce être considérés aux fins de l'article 6 § 3 d) comme des «témoins à décharge».

a) *Clarification des principes généraux* – Les principes applicables à la convocation et à l'interrogation des témoins à décharge ont été exposés dans l'arrêt *Perna c. Italie* [GC], où la démarche suivie par la Cour peut se traduire en deux questions: 1) le requérant a-t-il étayé sa demande d'audition de témoin en précisant l'importance aux fins de la «manifestation de la vérité», et 2) le refus par les juridictions internes d'auditionner le témoin a-t-il nui à l'équité globale du procès?

Dans la grande majorité des affaires antérieures ou postérieures à l'arrêt *Perna*, il apparaît toutefois que la Cour analyse aussi systématiquement la manière dont les juridictions internes se sont prononcées sur la demande. La minutie et la retenue dont la Cour fait preuve à cet égard s'inscrivent dans la droite ligne du principe susrappelé quant au rôle premier des juridictions internes en matière de preuve; seules des circonstances exceptionnelles peuvent amener la Cour à conclure que le défaut d'audition d'une personne en qualité de témoin était incompatible avec l'article 6.

Dans les critères à mettre en œuvre, la question de savoir si les juridictions internes ont examiné l'utilité de tel témoin sollicité par la défense et ont suffisamment motivé leur refus de l'auditionner est donc un aspect indépendant et essentiel, qui apparaît comme le trait d'union logique entre les deux critères de l'arrêt *Perna*, où il sert d'élément matériel implicite. Dans un souci de clarté et de cohérence de sa pratique, la Cour juge souhaitable d'en faire un élément explicite.

Une telle évolution s'accorde avec la jurisprudence récente relative à l'article 6 de la Convention, qui a souligné l'importance capitale de l'obligation faite aux tribunaux de se livrer à un examen minutieux des questions pertinentes dès lors que la défense en fait la demande de manière suffisamment motivée (voir, par exemple, *Dvorski c. Croatie* [GC], à propos de l'absence d'assistance du requérant par un avocat de son choix lors d'un interrogatoire, ou *Lagutin et autres c. Russie*, où le requérant alléguait avoir été victime d'agents provocateurs).

Pour autant que la demande d'audition de témoin à décharge ait été formulée de manière conforme au droit interne, l'appréciation de la Cour se fondera donc sur ces trois critères:

i. La demande d'audition de témoin était-elle suffisamment motivée et pertinente au regard de l'objet de l'accusation?

ii. Les tribunaux ont-ils examiné la pertinence que pouvait avoir la déposition et motivé par des raisons suffisantes leur décision de ne pas auditionner le témoin au procès ?

iii. Leur décision de ne pas auditionner le témoin a-t-elle nui à l'équité globale du procès ?

Quoique la jurisprudence existante offre déjà une base solide à ces trois égards, la Cour n'en juge pas moins bon d'apporter les indications qui suivent.

i. *La demande d'audition de témoin était-elle suffisamment motivée et pertinente au regard de l'objet de l'accusation ?* – Sous la diversité des formules employées dans l'arrêt *Perna* ou postérieurement – l'utilité du témoignage sollicité pour la « manifestation de la vérité », ou sa capacité à « influencer sur l'issue du procès », ou à « renforcer objectivement la position de la défense », etc. – apparaît comme élément unificateur la pertinence de la déposition sollicitée au regard de l'objet de l'accusation et sa capacité à influencer sur l'issue du procès.

Au vu de l'évolution de sa jurisprudence relative à l'article 6, la Cour juge nécessaire de clarifier ce critère en englobant dans son champ d'application non seulement les demandes de la défense tendant à l'audition de témoins susceptibles « d'influer sur l'issue du procès », mais aussi celles portant sur d'autres témoins dont on peut raisonnablement attendre qu'ils « renforcent la position de la défense ».

Le caractère pertinent et suffisant – au regard de l'objet de l'accusation – de tels ou tels motifs d'auditionner un témoin ne peut être apprécié dans l'abstrait : cette appréciation suppose nécessairement la prise en compte des circonstances de l'espèce, ce qui inclut : 1) les dispositions de droit interne applicables, 2) le stade et l'état d'avancement de la procédure, 3) les arguments et stratégies adoptés par les parties et leur comportement au cours de l'instance.

Certes, dans certains cas, il se pourrait que la pertinence de la déposition d'un témoin à décharge soit si évidente que même une motivation laconique de la demande suffise à répondre par l'affirmative à la première question de la méthode *Perna*.

ii. *Les juridictions internes ont-elles examiné la pertinence que pouvait avoir la déposition souhaitée et suffisamment motivé leur décision de ne pas auditionner le témoin au procès ?* – Toute analyse de la réponse des tribunaux à la demande d'audition formulée suppose nécessairement la prise en compte des circonstances de l'espèce. Le raisonnement des juridictions doit être en correspondance avec les motifs avancés par la défense – c'est-à-dire qu'il doit être aussi étoffé

et détaillé qu'eux. Étant donné que la Convention n'exige pas la convocation ou l'interrogation de tout témoin à décharge, les tribunaux ne sont pas censés donner une réponse détaillée à chaque demande formulée en ce sens par la défense ; ils doivent toutefois motiver adéquatement leur décision.

En général, c'est de la pertinence de la déposition en question et du caractère suffisant des raisons avancées par la défense au vu des circonstances de l'espèce que dépendront la portée et la minutie de l'analyse incombant au juge interne : plus les arguments formulés par la défense seront solides et fondés, plus le juge devra opérer un contrôle minutieux et exposer un raisonnement convaincant s'il entend refuser l'audition d'un témoin demandée par la défense.

iii. *La décision des juridictions internes de ne pas auditionner un témoin a-t-elle nui à l'équité globale du procès ?* – Dans tous les cas de figure, il est indispensable d'examiner l'incidence d'un refus d'audition au procès d'un témoin à décharge sur l'équité de la procédure dans son ensemble. Le respect des exigences du procès équitable s'apprécie au cas par cas, à l'aune de la conduite de la procédure dans son ensemble et non en se fondant sur l'examen isolé de tel ou tel point ou incident.

De l'avis de la Cour, préserver l'équité globale comme point de référence définitif dans l'analyse d'un procès permet d'empêcher que la méthode en trois critères ci-dessus ne devienne excessivement rigide et mécanique dans son application. Si les conclusions tirées au terme des deux premiers critères seront généralement très révélatrices quant à savoir si la procédure a été équitable, il ne peut être exclu que dans certains cas, certes exceptionnels, des considérations d'équité puissent justifier une conclusion contraire.

b) *Application des critères ainsi clarifiés à l'espèce* – Premièrement, vu la manière dont la défense a plaidé, une motivation plus détaillée de la demande d'audition s'imposait. En effet, la requérante ayant elle-même affirmé que les explosifs avaient été placés avant l'arrivée des témoins instrumentaires, les dépositions que les témoins instrumentaires auraient pu faire n'apparaissent guère pertinentes au regard de l'objet de l'accusation. Deuxièmement, au vu de la passivité dont la défense a généralement fait preuve pendant l'interrogatoire des policiers quant aux circonstances du placement allégué des explosifs, et de l'absence de tout argument précis de fait ou de droit quant à la nécessité d'interroger les témoins instrumentaires, la motivation du refus des tribunaux était à la hauteur de celle de la demande. Enfin, l'équité globale du procès n'a pas souffert

de ce refus, puisque la condamnation reposait sur d'abondantes pièces à conviction dûment soumises à la contradiction des avocats de la requérante, qui ont eu toute possibilité de défendre sa version des faits.

Conclusion : non-violation (quinze voix contre deux).

La Cour conclut également à l'unanimité à la non-violation de l'article 6 §§ 1 et 3 b) à propos des conditions d'admission d'un enregistrement vidéo parmi les éléments à charge.

(Voir *Perna c. Italie* [GC], 48898/99, 6 mai 2003; *Dvorski c. Croatie* [GC], 25703/11, 20 octobre 2015, [Note d'information 189](#); et *Lagutin et autres c. Russie*, 6228/09 et al., 24 avril 2014, [Note d'information 173](#))

ARTICLE 7

Heavier penalty/Peine plus forte Retroactivity/Rétroactivité

Subsequent preventive detention of convicted murderer on basis of psychiatric assessments that he continued to pose a danger: *no violation*

Détention de sûreté subséquente d'un meurtrier condamné, sur la base d'évaluations psychiatriques indiquant qu'il restait dangereux: *non-violation*

Ilseher – Germany/Allemagne, 10211/12, judgment/arrêt 4.12.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Le requérant a été condamné en octobre 1999 par le tribunal régional à dix ans d'emprisonnement pour meurtre à mobile sexuel commis en 1997 à l'âge de 19 ans. Sa détention fut subséquemment prolongée par des décisions de justice successives, telles que celle du tribunal régional rendue le 3 août 2012, fondées sur des expertises psychiatriques révélant un risque élevé que, s'il venait à être libéré, il commette de graves infractions similaires de nature sexuelle et violente. Entre temps, le 4 mai 2011, la Cour constitutionnelle fédérale a rendu un arrêt de principe, dans lequel elle conclut que les dispositions portant sur les prolongations subséquentes d'une détention de sûreté et celles ayant trait aux ordonnances subséquentes de placement en détention de sûreté étaient incompatibles avec la Loi fondamentale. Elle demanda la modification de la loi. Le législateur vota ainsi la loi sur la différenciation entre détention de sûreté et peine d'emprisonnement qui entra en vigueur le 1^{er} juin 2013. Depuis le

20 juin 2013, le requérant est détenu dans un centre de détention de sûreté nouvellement créé, proposant un programme de traitement intensif pour les auteurs d'infractions à caractère sexuel. Le 18 septembre 2014, une nouvelle décision ordonnant le maintien du requérant en détention de sûreté a été adoptée dans le cadre de la procédure de contrôle juridictionnel périodique.

Dans un arrêt rendu à l'unanimité le 2 février 2017, une chambre de la Cour a rayé de son rôle le volet de la requête à l'égard duquel le Gouvernement avait fait une déclaration unilatérale, concernant les griefs de violation des articles 5 § 1 et 7 § 1 pour ce qui est de la période de détention de sûreté allant du 6 mai 2011 au 20 juin 2013, lorsque le requérant séjournait dans une prison. Elle a en outre conclu à l'unanimité à l'absence de violation des articles 5 § 1 et 7 § 1 pour ce qui est de la détention de sûreté rétroactive du requérant à partir du 20 juin 2013. Elle a estimé en particulier que les tribunaux allemands étaient fondés à conclure que les troubles mentaux du requérant étaient de nature à justifier sa détention en tant qu'aliéné et que, sa détention de sûreté ayant été ordonnée en raison de ces troubles et en vue de les traiter, cette mesure ne pouvait être qualifiée de « peine ». Enfin, le requérant séjournait dans un milieu thérapeutique adapté pendant la période en question.

La chambre a également conclu, à l'unanimité, à l'absence de violation de l'article 5 § 4 à raison de la durée de la procédure judiciaire de contrôle de la détention de sûreté provisoire du requérant, et à l'absence de violation de l'article 6 § 1 à raison du manque d'impartialité allégué du juge du tribunal régional. Ce magistrat aurait prévenu l'avocate du requérant qu'elle devait faire attention si celui-ci venait à être libéré, mais la chambre a estimé que l'avertissement allégué avait été donné immédiatement après le prononcé de la décision de mise en détention de sûreté et devait donc s'analyser en substance en une confirmation de la conclusion du tribunal régional.

Le 29 mai 2017, l'affaire a été renvoyée devant la Grande Chambre à la demande du requérant.

En droit

La période comprise entre le 6 mai 2011 et le 20 juin 2013 échappe à la compétence de la Grande Chambre, ayant été rayée du rôle par la chambre, à la suite de la déclaration unilatérale.

Article 5 § 1 e): La période en cause dans la procédure devant la Grande Chambre a commencé le 20 juin 2013, date à laquelle le requérant a été trans-

fééré de la prison dans le nouveau centre de détention de sûreté, et elle a pris fin le 18 septembre 2014, lorsqu'une nouvelle décision ordonnant le maintien du requérant en détention de sûreté a été adoptée dans le cadre de la procédure de contrôle juridictionnel périodique, que le requérant a eu la possibilité de contester séparément devant les juridictions internes.

a) *Motifs de privation de liberté* – Les juridictions internes ont conclu, sur la base d'une expertise médicale objective d'experts psychiatres, que le requérant était atteint d'une forme de sadisme sexuel qui présentait un caractère grave. Son état de santé nécessitait une thérapie complète qui devait lui être dispensée soit dans le centre de détention de sûreté soit dans un hôpital psychiatrique. Le requérant souffrait donc d'un trouble mental aux fins de la loi allemande applicable, selon laquelle il n'est pas nécessaire qu'un trouble mental présente un niveau de gravité tel qu'il exclue ou atténue la responsabilité pénale de la personne concernée au moment où elle a commis l'infraction. Cela suffit à la Cour pour conclure que l'état de santé qui a été diagnostiqué chez le requérant était constitutif d'un trouble mental réel aux fins de l'article 5 § 1 e) de la Convention.

En outre, le fait que le tribunal du fond ait conclu, du fait de l'absence de trouble mental sévère, que la responsabilité pénale du requérant était pleinement engagée au moment où il avait commis son infraction en 1997 ne suffit pas à mettre en doute l'établissement des faits effectué par les juridictions internes concernant la santé mentale du requérant à partir du 20 juin 2013. Les juridictions nationales disposent d'un certain pouvoir discrétionnaire quand elles se prononcent sur le bien-fondé de diagnostics cliniques. De plus, le tribunal régional a évoqué l'évolution dans le temps de l'appréciation de la santé mentale de l'intéressé par les médecins experts et la justice. Sous l'angle de l'article 5 § 1 e), il suffit de déterminer si la personne concernée est aliénée à la date de l'adoption de la mesure qui la prive de liberté et non à la date de la commission d'une infraction antérieure, qui ne constitue pas une condition préalable à la détention en vertu de cet alinéa. Aussi, pour apprécier si le trouble mental revêt un caractère ou une ampleur légitimant l'internement forcé, il est d'ordinaire nécessaire d'apprécier la dangerosité de la personne au moment de l'adoption de l'ordonnance et pour l'avenir. Au vu de ces éléments essentiels de caractère prospectif, il est plus judicieux de dire que la détention de sûreté qui a été ordonnée contre le requérant était « subséquente » à l'infraction et à la condamnation qui l'ont précédée, même si, pour apprécier sa dangerosité, il conviendrait également de tenir compte de ses infractions passées, ce qui induit un aspect rétrospectif.

Par ailleurs, le tribunal régional a considéré, à juste titre, que le trouble mental dont le requérant était atteint revêtait un caractère ou une ampleur légitimant l'internement forcé, ayant établi l'existence d'un risque élevé que le requérant commît de nouveau une infraction grave similaire à celle dont il avait été reconnu coupable s'il était remis en liberté.

Enfin, la validité du maintien en détention du requérant était conditionnée par la persistance de son trouble mental. Conformément au droit interne, les juridictions ne pouvaient ordonner son maintien en détention de sûreté à l'occasion des procédures ultérieures de contrôle juridictionnel périodique seulement s'il existait un risque élevé que l'intéressé récidivât du fait de ce trouble s'il était remis en liberté et uniquement tant que ce risque existerait. Rien n'indiquait que ce risque avait cessé d'exister pendant la période en cause en l'espèce.

Le requérant était donc un « aliéné » aux fins de l'article 5 § 1 e).

b) *« Détention régulière » « selon les voies légales »* – La détention du requérant a été ordonnée par le jugement du tribunal régional du 3 août 2012 et confirmée en appel. En vertu des principes établis par la Cour constitutionnelle fédérale dans son arrêt de principe du 4 mai 2011, tels que le respect des exigences de l'article 5 § 1 e), et appliqués par le tribunal régional, cela signifiait que le requérant devait être détenu dans un établissement adapté. En transférant le requérant le 20 juin 2013 dans le centre de détention de sûreté, les autorités se sont donc conformées à l'ordonnance initiale prise par le tribunal régional, laquelle demeurait une base valide pour la détention du requérant.

Aussi, le requérant se voyant proposer dans ce centre un protocole de traitement personnalisé répondant à ses besoins et à sa santé mentale, et améliorant nettement ses conditions matérielles de détention par rapport à celles en prison, on lui a offert l'environnement thérapeutique convenant à une personne détenue en tant que patient atteint de troubles mentaux et, aux fins de l'article 5 § 1 e), le requérant était donc détenu dans un établissement adapté.

Les juridictions internes ont conclu, sur la base des avis rendus par les experts, qu'il existait un risque élevé que le requérant, s'il était libéré, commît un nouveau crime à caractère sexuel, et elles n'ont pas estimé que des mesures moins sévères qu'une privation de liberté suffiraient à protéger les intérêts individuels et collectifs. Étant donné qu'il existait un risque considérable que les individus concernés ne fussent victimes de l'une des infractions les plus

graves réprimées par le code pénal, la privation de liberté imposée au requérant était donc nécessaire dans ces circonstances.

c) *Conclusion* – La détention de sûreté du requérant ordonnée subséquentement, pour autant qu'elle a été exécutée, en application du jugement litigieux, du 20 juin 2013 jusqu'au 18 septembre 2014 dans le centre de détention de sûreté, était justifiée au regard de l'article 5 § 1 e) en tant que détention régulière d'un « aliéné ».

Conclusion : non-violation (quinze voix contre deux).

Article 7

a) *Appréciation de la Cour dans les affaires antérieures de détention de sûreté* – Sur le point de savoir si la détention de sûreté litigieuse qui a été imposée au requérant doit être qualifiée de peine aux fins de la seconde phrase de l'article 7 § 1 de la Convention, la Cour a dû dans des affaires précédentes¹ interpréter de façon autonome la notion de peine visée à l'article 7 § 1, tout en tenant compte de la manière dont d'autres États parties à la Convention qualifiaient des mesures comparables.

Dans *M. c. Allemagne*, la Cour a conclu que la détention de sûreté qui avait été ordonnée et exécutée conformément au code pénal dans sa version en vigueur à l'époque, dans une aile distincte au sein d'un établissement pénitentiaire et sans être conditionnée par l'existence d'un trouble mental, devait être qualifiée de peine. Dans *Bergmann c. Allemagne*, la Cour a été appelée à se prononcer sur la compatibilité avec l'article 7 § 1 de la détention de sûreté du requérant, qui avait été prolongée de manière subséquentement et qui avait été exécutée conformément à la loi sur la différenciation entre détention de sûreté et peine d'emprisonnement, dans un nouveau centre distinct réservé aux détentions de sûreté, c'est-à-dire conformément au nouveau régime de détention de sûreté. La Cour a conclu que la détention de sûreté devait de manière générale rester considérée comme une peine aux fins de l'article 7 § 1. Cependant, dans les cas tels que celui du requérant, où cette détention avait été prolongée en raison de la nécessité de traiter un trouble mental et dans cette perspective, ce qui constituait une nouvelle condition préalable à une prolongation subséquentement de sa détention de sûreté, la nature et le but de cette détention avaient changé au point qu'elle ne pouvait plus être qualifiée de peine au sens de l'article 7. Pareille détention de sûreté était donc conforme à l'article 7 (voir *W.P. c. Allemagne*).

1. Référencées à la fin de ce résumé.

b) *Mesure imposée après une condamnation pour une infraction* – L'ordonnance de placement en détention de sûreté prise contre le requérant n'a pas été adoptée en même temps que sa condamnation en 1999, mais elle l'a été dans un jugement séparé en 2012. Cette ordonnance était toutefois liée à la condamnation et lui faisait donc suite, en accord avec la législation interne.

Au moment où le tribunal régional a délivré cette ordonnance le 3 août 2012, il était clair, à la suite de l'arrêt de principe de la Cour constitutionnelle fédérale du 4 mai 2011 appliqué par le tribunal régional, que le requérant devait être transféré dès que possible dans un établissement qui lui offrirait non seulement des conditions plus proches des conditions de vie normales mais aussi, en particulier, une prise en charge thérapeutique adaptée à ses besoins de patient atteint de troubles mentaux. L'ordonnance de placement en détention de sûreté couvrait donc la détention du requérant dans le nouveau centre de détention de sûreté pendant la période en cause en l'espèce.

c) *Qualification de la mesure en droit interne* – La détention de sûreté en droit interne n'a jamais été considérée comme une peine à laquelle s'appliquerait le principe constitutionnel d'interdiction absolue des peines rétroactives. Dans son arrêt de principe du 4 mai 2011, la Cour constitutionnelle fédérale a confirmé ce principe, allant ainsi à l'encontre des conclusions de la Cour de Strasbourg concernant la notion de peine au regard de l'article 7 de la Convention. Elle a toutefois estimé que les dispositions du code pénal relatives à l'imposition et à la durée de la détention de sûreté telles qu'elles se présentaient alors n'étaient pas conformes à l'exigence constitutionnelle de différenciation entre les mesures d'amendement et de sûreté à visée purement préventive, comme la détention de sûreté, d'une part, et les peines, comme les peines d'emprisonnement, d'autre part. Elle a donc demandé au législateur d'introduire cette différenciation dans les dispositions du code pénal relatives à la détention de sûreté. Ainsi, les modifications apportées au code pénal par la loi sur la différenciation entre détention de sûreté et peine d'emprisonnement visent à clarifier et à étendre les différences dans les modalités d'exécution entre la détention de sûreté et les peines d'emprisonnement.

d) *Nature et but de la mesure de détention de sûreté* – Lors d'un dialogue entre la Cour et la Cour constitutionnelle fédérale, après l'arrêt *M. c. Allemagne* et la réponse de cette dernière dans son arrêt de principe du 4 mai 2011, les autorités internes ont pris des dispositions de grande ampleur au niveau judiciaire, législatif et exécutif, dans le but d'adapter l'exécution de la détention de sûreté aux exigences posées

à la fois par la Loi fondamentale et par la Convention. Ainsi, dans le centre de détention de sûreté créé conformément au nouveau régime de détention de sûreté, les conditions matérielles de la privation de liberté imposée au requérant en tant qu'aliéné étaient considérablement améliorées par rapport à celles qui régnaient dans les prisons ordinaires, le but étant d'opérer une distinction entre ces deux formes de détention, comme l'imposait la Loi fondamentale. Surtout, le personnel soignant spécialisé était plus nombreux et dispensait aux détenus tels que le requérant un traitement médical et thérapeutique personnalisé et complet, pour soigner le trouble mental, défini selon un protocole individuel. Ce n'est qu'après la fin de la période couverte par la procédure en cause en l'espèce que le requérant a consenti à suivre une partie des traitements qui lui étaient proposés. Pour autant ces traitements étaient adéquats, suffisants et disponibles pour lui pendant la période pertinente.

Pour pouvoir ordonner ou prolonger de manière subséquente la détention de sûreté d'un malade mental, il demeure préalablement nécessaire que celui-ci ait été déclaré coupable d'une infraction grave. Cependant, le fait que cette mesure soit désormais axée sur la prise en charge médicale et thérapeutique de la personne concernée a modifié la nature et le but de la détention de personnes telles que le requérant, et l'a transformée en une mesure ciblant le traitement médical et thérapeutique d'individus ayant des antécédents criminels.

e) *Procédures associées à l'adoption et à la mise en œuvre de la mesure* – La détention de sûreté a été imposée au requérant par les juridictions pénales de jugement; sa mise en œuvre devait ensuite être déterminée par les juridictions chargées de l'exécution des peines, relevant également du système de justice pénale. Les juridictions pénales étaient particulièrement rompues à l'appréciation de la nécessité d'interner les malades mentaux qui avaient commis un acte criminel, car elles devaient aussi rendre des décisions concernant les internements en hôpital psychiatrique. Par ailleurs, les critères à appliquer pour l'imposition d'une détention de sûreté auraient été les mêmes, indépendamment du point de savoir si des juridictions civiles ou des juridictions pénales, c'est-à-dire des juridictions de droit commun dans les deux cas, étaient compétentes pour imposer cette mesure.

f) *Gravité de la mesure* – L'ordonnance de placement en détention de sûreté prise contre le requérant ne fixait pas une durée maximale de détention. Ce type d'ordonnances est donc pris à titre d'*ultima ratio* car la détention de sûreté demeure parmi les mesures les plus lourdes susceptibles d'être impo-

sées en application du code pénal. Aussi, la détention de sûreté du requérant ayant été ordonnée à ses trente-cinq ans, il pourrait ainsi potentiellement être maintenu en détention plus longtemps que les personnes qui se sont vu imposer ce type de mesure à un âge plus avancé.

Cependant, la gravité de la mesure ne constitue pas en soi un élément décisif. De plus, contrairement aux peines d'emprisonnement, la détention de sûreté n'était pas non plus assortie d'une durée minimale. La remise en liberté du requérant n'était pas conditionnée par l'écoulement d'un certain laps de temps mais par le constat, qui devait être établi par un tribunal, qu'il n'existait plus un risque élevé qu'il commît des crimes violents ou des infractions sexuelles des plus graves du fait de son trouble mental. Sa durée de détention dépendait ainsi pour beaucoup de sa coopération aux mesures thérapeutiques qui étaient nécessaires. Après son transfert dans le nouveau centre de détention de sûreté, le requérant était mieux à même d'œuvrer à sa remise en liberté grâce aux thérapies adaptées à ses besoins. Qui plus est, sa détention a fait l'objet de contrôles juridictionnels réguliers et relativement rapprochés. Ainsi, la probabilité que la mesure ne durât pas trop longtemps a augmenté. Ces facteurs ont adouci la sévérité de l'ordonnance de placement en détention de sûreté.

g) *Conclusion* – La Cour considère que la détention de sûreté telle qu'exécutée en application du nouveau cadre législatif pendant la période en cause en l'espèce ne peut plus être qualifiée de peine au sens de l'article 7 § 1. Celle-ci a été imposée au requérant en raison de la nécessité et dans l'optique de traiter le trouble mental dont il était atteint et eu égard à son passé criminel. La nature et le but de sa détention de sûreté, en particulier, différaient substantiellement de ceux d'une détention de sûreté ordinaire qui aurait été infligée à une personne ne présentant pas de trouble mental. L'élément punitif de la détention de sûreté et son lien avec l'infraction commise par le requérant ont été effacés au point que, dans ces circonstances, la mesure n'était plus constitutive d'une peine.

Au vu de ces constats, il n'est pas nécessaire de rechercher si l'imposition de la détention de sûreté subséquente et l'exécution de cette détention ont eu pour conséquence d'infliger au requérant une mesure plus lourde que celle qui était applicable au moment où il a commis son infraction.

Conclusion: non-violation (quatorze voix contre trois).

La Cour conclut également, à l'unanimité, à la non-violation de l'article 5 § 4 à raison de la durée de la

procédure de contrôle de la légalité de la détention de sûreté provisoire du requérant ayant respecté le droit de celui-ci à obtenir une décision à bref délai.

La Cour conclut aussi, par quinze voix contre deux, à la non-violation de l'article 6 § 1, dans le cadre de la procédure relative à la légalité de l'ordonnance de placement du requérant en détention de sûreté, en l'absence de preuve que le juge entretenait un préjugé personnel contre le requérant ni qu'il existait des doutes objectivement justifiés quant à son impartialité dans la procédure en cause.

(Voir *M. c. Allemagne*, 19359/04, 17 décembre 2009, [Note d'information 125](#); *Bergmann c. Allemagne*, 23279/14, 7 janvier 2016, [Note d'information 192](#); et *W.P. c. Allemagne*, 55594/13, 6 octobre 2016. Voir aussi *Glien c. Allemagne*, 7345/12, 28 novembre 2013, [Note d'information 168](#), et le [Guide sur l'article 7 de la Convention](#))

ARTICLE 8

Respect for private life/Respect de la vie privée

Dismissal of judges and prosecutors following lowering of compulsory retirement age: *Article 8 not applicable; inadmissible*

Révocation de juges et de procureurs à la suite de l'abaissement de l'âge de départ obligatoire à la retraite : *article 8 non applicable; irrecevable*

J.B. and Others/et autres – Hungary/Hongrie, 45434/12 et al., decision/décision 20.12.2018 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – Since 1869 the age-limit for compulsory retirement of Hungarian judges had been fixed at seventy. A similar rule had been in force as regards public prosecutors. In 2012 legislation was introduced providing that the service of judges and public prosecutors would terminate upon their reaching the general retirement age. The legislation was subsequently declared unconstitutional, the Constitutional Court observing that there was no single and generally applicable retirement age but different retirement ages for different generations. Subsequent legislative amendments reduced the compulsory retirement age to a unified limit of sixty-five. The new law provided a range of remedial options to those judges and prosecutors who had already been affected by the rules of compulsory retirement.

The applicants, judges and prosecutors affected by the 2012 legislation, complained about the lowering

of their mandatory retirement age and the consequences of that measure on their professional career and private life.

Law – Article 8 (applicability): The direct reason behind the applicants' dismissal was that they had reached the lowered mandatory retirement age applicable to them. Although a person's age was obviously an aspect of his or her physical identity, it was at the same time an objective fact not capable of being influenced by freedom of choice in the sphere of private life. It was appropriate in the applicants' case therefore to follow a consequence-based approach and to examine whether the impugned measures had had sufficiently serious negative consequences for the applicants' private life, in particular as regards their "inner circle", their opportunities to establish and develop relationships with others and their reputation.

The applicants contended, in general, that their dismissal had resulted in a sudden and very significant reduction in their income. They alleged that, due to the significant difference between the amount of their monthly retirement pension and their former remuneration, they had lost, over a time span of a few months, two-thirds to three-quarters of their monthly earnings. That situation had seriously threatened the material well-being of some applicants and their families. However, the Court had not been provided with any individualised information or detail, let alone any evidence, about the above-mentioned financial difficulties – which, moreover, had proved to be temporary as the applicants had subsequently been able to obtain their unpaid remuneration. Two applicants had further complained that their dismissal had caused them health problems and emotional distress. They had omitted, however, to provide details on those issues. In such circumstances, the Court could not but note the absence of any evidence suggesting that the "inner circle" of the aforementioned applicants' private life had been seriously affected by the impugned measures.

As to establishing and maintaining relationships with others, the applicants in question had all been reinstated either in their previous judicial post or in a stand-by post. Even if their situation among colleagues had been affected by their dismissal and subsequent reinstatement, there were no factual grounds, let alone evidence put forward by the applicants, that would indicate that such effects were so substantial as to constitute an interference with their rights guaranteed by Article 8.

There was no evidence of any individualised negative remarks made by the domestic authorities as

regards the applicants' professional performance or their personality, moral values or character. The applicants had not substantiated how criticisms towards their generation in general had affected the core of their individual reputation or had caused them serious prejudice in their professional or social environment. As regards certain applicants' non reinstatement in fixed-term senior positions within the judiciary or in other prestigious positions, in objective terms, the judicial function constituted the applicants' fundamental professional role and their other positions, however important and prestigious they might have been and however they might have been subjectively perceived and valued by the applicants, did not relate to the principal sphere of their professional activity. The applicants at issue had not put forward any other specific personal circumstances indicating that the measure had had a serious impact on their private life.

Accordingly, measuring the applicants' subjective perceptions against the objective background and assessing the material and non-material impact of their dismissal on the basis of the evidence presented before the Court, it had to be concluded that the negative effects which the impugned measures had had on the applicants' private life had not crossed the threshold of seriousness for the issue to be raised under Article 8. The reasons for the applicants' dismissal were not linked to their "private life" to a sufficient degree within the meaning of Article 8, nor had the consequences of the impugned measures sufficiently affected their private life under that provision.

Conclusion: inadmissible (incompatible ratione materiae).

(See also *Denisov v. Ukraine* [GC], 76639/11, 25 September 2018, [Information Note 221](#))

Respect for private life/Respect de la vie privée

Equipment Interference ("hacking") by intelligence agencies: *communicated*

Interférence dans les systèmes (« hacking ») par les services de renseignement : *affaire communiquée*

Privacy International and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 46259/16 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

The first applicant, Privacy International, is an NGO registered in London. The second applicant, GreenNet Limited, is an Internet service provider registered in London. The third applicant, Chaos Computer Club E.V., is an association of "hacktivists" regis-

tered in Germany. The fourth and fifth applicants, Media Jumpstart Inc. and Riseup Networks Inc., are companies registered in the United States providing Internet services and communications services respectively. The sixth applicant, Korean Progressive Network Jinbonet, is an Internet service provider registered in South Korea.

The applicants believe that their equipment has been subject to interference known as Computer Network Exploitation or Equipment Interference, colloquially known as "hacking", over an undefined period by the United Kingdom Government Communications Headquarters and/or the Secret Intelligence Service, which obtained authorisations to conduct that Equipment Interference under section 7 of the Intelligence Services Act 1994 ("the ISA"). Section 7 of the ISA allows the Secretary of State to authorise a person to undertake (and to exempt them from liability for) an act outside the British Islands in relation to which they would be liable if it were done in the United Kingdom.

The applicants complain under Articles 8 and 10 of the Convention that the power under section 7 of the ISA is not in accordance with the law in the absence of a code of practice governing its use; that the section contains no requirement for judicial authorisation; that there is no information in the public domain about how it might be used to authorise Equipment Interference; and that there is no requirement for filtering to exclude irrelevant material. The applicants also complain under Article 13 that the Investigatory Powers Tribunal did not provide an effective remedy as it did not rule on the Section 7 regime in the domestic litigation.

Communicated under Articles 8, 10 and 13 of the Convention.

Respect for family life/Respect de la vie familiale

Spouse compelled to testify in criminal proceedings in which his wife was a "special witness": *violation*

Obligation faite à un époux de déposer dans une procédure pénale dans laquelle son épouse était « témoin spécial »: *violation*

Kryževičius – Lithuania/Lituanie, 67816/14, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant was the director of an accounting-services company and his wife the financial director. In December 2013 the applicant's wife was

granted the status of “special witness” in relation to a pre-trial investigation into payments she had made on behalf of a client. In April 2014 the applicant was called as a witness in the same criminal investigation but refused to give testimony in relation to his wife's actions on the basis of spousal privilege. As a result he was fined EUR 188. The applicant appealed against the decision and requested a referral of the matter to the Constitutional Court, arguing that Article 31 of the Constitution prohibited compelling a person to testify against his or her family members. His appeal was dismissed on the ground that the exemption from testifying under the Code of Criminal Procedure only related to family members of a suspect or accused but not of “special witnesses”. The request for referral was considered “subjective and legally unfounded”.

In September 2014 the applicant gave testimony as a witness in the investigation, which was subsequently discontinued on the ground that no criminal offence had been committed.

Law – Article 8

(a) *Applicability* – The Court had previously found that an attempt to compel an individual to give evidence in criminal proceedings against someone with whom that individual had a relationship amounting to family life constituted an interference with his or her right to respect for his or her family life. In order to determine whether there had been such interference in the present case, the Court had to examine whether the status of “special witness” granted to the applicant's wife was sufficiently similar to the status of a suspect, to the extent that the criminal proceedings could be said to have been “against” her.

In that connection, the Court noted that granting the applicant's wife “special witness” status in the pre-trial investigation had been an indication that the authorities had at least had some grounds to suspect that she had taken part in criminal activity, which precluded them from questioning her as an ordinary witness. It would appear that nobody else had been granted the status of “special witness” or suspect in the criminal proceedings in issue, thereby indicating the significance of the applicant's wife's role in the investigation. As to the Government's argument that the applicant had been called to testify only about the structure and activities of his company and not about any circumstances “directly related” to his wife, the Court noted that testimony obtained under compulsion which appeared on its face to be of a non-incriminating nature could ultimately be deployed in criminal proceedings in support of the prosecution's case, for example to contradict or cast doubt upon statements of the accused or evidence given during the trial, or to otherwise

undermine his or her credibility. Punishing the applicant for having refused to testify in the criminal proceedings in which his wife had “special witness” status had therefore constituted an interference with his right to respect for family life, and Article 8 of the Convention was thus applicable.

(b) *Merits* – The interference had been in accordance with the law and pursued the legitimate aims of the prevention of crime and the protection of the rights and freedom of others.

Under Lithuanian law, the status of “special witness” was close to that of a suspect in several important aspects, such as the existence of at least some suspicion that the individual had committed acts constituting criminal activity, and his or her exemption from liability for refusing to testify or for giving false testimony. However, none of the domestic legal instruments relating to the status of “special witnesses” addressed the question of the testimonial privilege of their family members and close relatives. In addition, neither the explanatory report to the draft amendment of the Code of Criminal Procedure nor the recommendations adopted by the Prosecutor General had provided any arguments as to why – notwithstanding the similarities between the status of “special witness” and that of a suspect – that privilege should remain limited to family members and close relatives of suspects.

In the applicant's case, neither the senior prosecutor nor the district court had addressed in substance his arguments that the two statuses had been sufficiently similar, and that the testimonial privilege of family members should also have been applicable to him. Instead, they merely referred to the text of the Code of Criminal Procedure and observed that the family members of “special witnesses” were not mentioned therein. Furthermore, the authorities made no attempt to explain why the testimonial privilege was being refused to persons in the applicant's situation, in particular in the light of the prohibition to compel anyone to testify against his or her family member being enshrined in the Constitution. The district court also dismissed the applicant's request to refer the matter to the Constitutional Court. Finally, the Government had not provided any arguments as to why the testimonial privilege was limited to family members and close relatives of suspects. On the contrary, they seemed to acknowledge the extent of the similarities between those two statuses, by affirming that “in practice” the testimonial privilege was also granted to family members and close relatives of “special witnesses”.

Given the foregoing, the authorities had failed to demonstrate that compelling the applicant to tes-

tify in the criminal proceedings in which his wife had “special witness” status had been “necessary in a democratic society” within the meaning of Article 8 of the Convention.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 3,000 in respect of non-pecuniary damage and EUR 357 in respect of pecuniary damage.

(See also *Van der Heijden v. the Netherlands* [GC], 42857/05, 3 April 2012, [Information Note 151](#))

Respect for family life/Respect de la vie familiale

Domestic courts’ refusal to return child to father with reference to her wish to remain with grandparents: *no violation*

Refus des juridictions nationales de rendre une enfant à son père compte tenu du souhait de la fillette de rester avec ses grands-parents: *non-violation*

Khusnutdinov and/et X – Russia/Russie, 76598/12, judgment/arrêt 18.12.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The first applicant lodged the application on his own behalf and on behalf of his daughter, the second applicant, who was a minor at the material time.

The second applicant had lived with the first applicant and her mother from her birth in 1998 until – immediately before her mother’s death in December 2008 – she was handed over, as a temporary arrangement, to her maternal grandparents who lived in Uzbekistan. In March 2009 the grandparents refused to return the second applicant to her father. In September 2010 the first applicant applied to a court in Russia, which rendered a judgment, upheld on appeal, refusing his daughter’s return to him by reference to her wish to remain living with her grandparents.

The applicants complain that the domestic authorities’ refusal to order the second applicant’s return from her grandparents to the first applicant had violated their right to respect for their family life.

Law – Article 8

(a) *Admissibility* – The position of children under Article 34 deserved careful consideration. Children generally had to rely on others to present their claims and represent their interests, and might not

be of an age or capacity to authorise any steps to be taken on their behalf in any real sense. A restrictive or technical approach was therefore to be avoided and the key consideration in such cases was that any serious issues concerning respect for a child’s rights should be examined.

The first applicant was the second applicant’s only surviving natural parent; he was in conflict with his mother-in-law, who had refused to return his daughter to him after a temporary stay and who had subsequently been appointed the girl’s guardian by the Uzbek authorities. It was not clear whether the first applicant had still been entitled to act on his daughter’s behalf in Russia as the decisions of the Uzbek authorities had never been officially recognised there. The decisive factor was that there was a conflict between a natural parent and a State-appointed guardian over a minor’s interests. Consequently, even though the first applicant had been deprived of parental authority, his standing as the natural father sufficed to afford him the necessary power to apply to the Court on his daughter’s behalf, in order to protect her interests which otherwise risked not being brought to the Court’s attention.

(b) *Merits* – There was no reason to doubt that the domestic courts’ decisions had been based on the best interests of the child. In particular, the domestic courts had taken into account that the child had expressed a clear wish to remain living with her grandparents. She was thirteen years old at the time and thus already able to form her own opinion on the matter and to understand its consequences. As soon as children became mature and able to formulate their own opinion on their relationship with their parents, the courts had to give due weight to their views and feelings and to their right to respect for their private life.

There was no evidence that the first applicant had ever asked for a psychological expert examination of his daughter. She had been thirteen years old when she was heard by an Uzbek court on the question of her return to her father and had been assisted by a specialist from the childcare authorities. In such circumstances, the domestic courts could reasonably consider that her statements reflected her true wishes. The Court was therefore not persuaded that the failure to obtain a psychological expert opinion constituted a flaw in the proceedings.

The first applicant had chosen to apply to a Russian court despite the fact that his daughter lived with her grandparents in Uzbekistan, while he himself lived in the USA. That choice had inevitably affected the length of the proceedings, making it necessary to adapt the hearing schedule to enable the parties

to travel from Uzbekistan and the USA to Moscow where the hearings were held and, most importantly, to send international requests for assistance to the Uzbek authorities to help establish relevant facts. It was true that there had also been several delays in the proceedings which were attributable to Russian authorities. However, overall, the domestic courts appeared to have dealt with the proceedings, which lasted slightly more than one year and eight months at two levels of jurisdiction, with the requisite diligence.

Although it was already clear in March 2009 that his parents-in-law had no intention of returning his daughter to him, it was not until September 2010 that the first applicant had applied to a court. Indeed, he had remained passive during the first year and a half after his separation from his daughter and visited her only once during all that time even though her whereabouts were known to him at all times. There was no evidence that he had made other attempts to visit her and had been prevented from doing so by her grandparents. Nor had he applied to the competent Uzbek authorities, in particular the courts, for assistance in recovering his daughter, although that course of action seemed to be the most logical one, given that his daughter was in Uzbekistan and under the jurisdiction of the Uzbek authorities.

It followed that, apart from lodging several complaints with the Russian consular authorities, the first applicant had not taken any meaningful action to try and recover his daughter during the first year and a half of their separation. He had therefore placed the task on the Russian consular authorities, which manifestly lacked power to influence the situation in Uzbekistan, instead of being proactive himself. That initial period turned out to be crucial for his relationship with his daughter. Indeed, already in October 2009, almost a year before the first applicant's application to a Russian court, his daughter started to say that she preferred to remain living with her grandparents. The Court was therefore not convinced that the alleged delays in the domestic proceedings resulted in the *de facto* determination of the case, as his daughter's opinion had apparently already been formed by the time those proceedings began. It was the first applicant's passivity during the crucial initial period of separation that seemed to have influenced the outcome of the case by weakening the bond between the applicants and by making his daughter used to living with her grandparents and unwilling to change that arrangement.

In such circumstances, the domestic courts' decision to follow the child's wishes and to refuse her forcible and immediate return to the first applicant could be taken to have been made in the interests of the child,

having regard to the length of the girl's stay with the grandparents, her attachment to them and her feeling that their home was her own.

The decision at issue had been reached following adversarial proceedings in which the first applicant had been placed in a position enabling him to put forward all arguments in support of his application for his daughter's return and he also had had access to all relevant information relied on by the courts. The decision-making process had been fair in so far as it allowed the first applicant to present his case fully and the second applicant's opinion to be heard and taken into account as much as possible in a situation where the proceedings had taken place in Russia while she resided in Uzbekistan. The reasons advanced by the domestic courts were relevant and sufficient. Accordingly, by refusing to order the second applicant's return to her father, the domestic courts had not overstepped their wide margin of appreciation.

Conclusion: no violation (five votes to two).

(See also *Hromadka and Hromadkova v. Russia*, 22909/10, 11 December 2014, [Information Note 180](#); *Siebert v. Germany* (dec.), 59008/00, 9 June 2005; *Scozzari and Giunta v. Italy* [GC], 39221/98 and 41963/98, 13 July 2000, [Information Note 20](#); *P, C. and S. v. the United Kingdom* (dec.), 56547/00, 11 December 2001, [Information Note 44](#); and *Hokkanen v. Finland*, 19823/92, 23 September 1994)

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

Online news portal found liable for posting hyperlink leading to defamatory content: *violation*

Portail d'information jugé responsable de la publication d'un hyperlien menant à un contenu diffamatoire: *violation*

Magyar Jeti Zrt – Hungary/Hongrie, 11257/16, judgment/arrêt 4.12.2018 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant company operated a popular online news portal in Hungary. Following an incident where intoxicated football supporters had shouted racist remarks and made threats against students at a school whose students were predominantly Roma, the leader of the Roma minority local government gave an interview to a media outlet with a focus on Roma issues. While describing the events, the

leader stated, *inter alia*, that the football supporters were “members of Jobbik for sure”. The media outlet uploaded the video of the interview to Youtube. The applicant company published an article on the incident on its website, including a hyperlink to the Youtube video.

The right-wing political party Jobbik brought defamation proceedings. It argued that by using the term “Jobbik” to describe the football supporters and by publishing a hyperlink to the Youtube video, the respondents had infringed its right to reputation. The applicant company was found liable for disseminating defamatory statements, infringing the political party’s right to reputation. Its appeals were dismissed.

Law – Article 10: The domestic courts’ decisions amounted to an interference with the applicant company’s right to freedom of expression and pursued the legitimate aim of protecting the rights of others. It was not necessary to decide whether the relevant domestic provisions were foreseeable in light of the Court’s conclusion about the necessity of the interference.

The applicant company’s case concerned the “duties and responsibilities” of an Internet news portal, for the purposes of Article 10, in the particular situation where an online article had included a hyperlink leading to contents, available on the Internet, which had later been held to be defamatory. Bearing in mind the role of the Internet in enhancing the public’s access to news and information, the very purpose of hyperlinks was, by directing to other pages and web resources, to allow Internet users to navigate to and from material in a network characterised by the availability of an immense amount of information. Hyperlinks contributed to the smooth operation of the Internet by making information accessible through linking it to each other. Hyperlinks, as a technique of reporting, were essentially different from traditional acts of publication in that, as a general rule, they merely directed users to content available elsewhere on the Internet. They did not present the linked statements to the audience or communicate its content, but only serve to call readers’ attention to the existence of material on another website. A further distinguishing feature of hyperlinks, compared to acts of dissemination of information, was that the person referring to information through a hyperlink did not exercise control over the content of the website to which a hyperlink enabled access, and which might be changed after the creation of the link – a natural exception being if the hyperlink pointed to contents controlled by the same person. Additionally, the content behind the hyperlink had

already been made available by the initial publisher, providing unrestricted access to the public.

The issue of whether the posting of a hyperlink might, justifiably from the perspective of Article 10, give rise to liability for the content required an individual assessment in each case, regard being had to a number of elements. In particular the following aspects were relevant for the analysis of the liability of the applicant company as publisher of a hyperlink: (i) had the journalist endorsed the impugned content; (ii) had the journalist repeated the impugned content (without endorsing it); (iii) had the journalist merely put an hyperlink to the impugned content (without endorsing or repeating it); (iv) had the journalist known or could reasonably have known that the impugned content was defamatory or otherwise unlawful; (v) had the journalist acted in good faith, respected the ethics of journalism and performed the due diligence expected in responsible journalism?

The article in question had simply mentioned that an interview conducted with the leader of the Roma minority local government was to be found on Youtube and had provided a means to access it through a hyperlink, without further comments on, or repetition even of parts of, the linked interview itself. No mention had been made of the political party at all. Nowhere in the article had the author alluded in any way that the statements accessible through the hyperlink were true or that he had approved the hyperlinked material or accepted responsibility for it. Neither had he used the hyperlink in a context that, in itself, conveyed a defamatory meaning. It could thus be concluded that the impugned article did not amount to an endorsement of the incriminated content.

In connection to the question of repetition, punishment of a journalist for assisting in the dissemination of statements made by another person in an interview would seriously hamper the contribution of the press to discussion of matters of public interest and should not be envisaged unless there were particularly strong reasons for doing so. It could not be excluded that, in certain particular constellations of elements, even the mere repetition of a statement, for example in addition to a hyperlink, might potentially engage the question of liability. Such situations could be where a journalist had not acted in good faith in accordance with the ethics of journalism and with the diligence expected in responsible journalism dealing with a matter of public interest. However, that was not the case in the applicant company’s case, where the article in question had repeated none of the defamatory statements, and the publication had indeed been limited to posting the hyperlink.

As to whether the journalist and the applicant company had known or could reasonably have known that the hyperlink provided access to defamatory or otherwise unlawful content, the issue had to be determined in the light of the situation as it had presented itself to the author at the material time, rather than with the benefit of hindsight on the basis of the findings of the domestic courts' judgments.

The journalist in this case could reasonably have assumed that the contents, to which he had provided access, although perhaps controversial, would remain within the realm of permissible criticism of political parties and, as such, would not be unlawful. Although the statements of the politician had ultimately been found to be defamatory because they implied, without a factual basis, that persons associated with Jobbik had committed acts of a racist nature, the Court was satisfied that such utterances could not be seen as clearly unlawful from the outset.

Furthermore, the relevant Hungarian law, as interpreted by the competent domestic courts, had excluded any meaningful assessment of the applicant company's freedom-of-expression rights under Article 10, in a situation where restrictions would have required the utmost scrutiny, given the debate on a matter of general interest. Indeed, the courts had held that the hyperlinking amounted to dissemination of information and allocated objective liability – a course of action that had effectively precluded any balancing between the competing rights, that was the right to reputation of the political party and the right to freedom of expression of the applicant company. Such objective liability might have foreseeable negative consequences on the flow of information on the Internet, impelling article authors and publishers to refrain altogether from hyperlinking to material over whose changeable content they had no control. That could have, directly or indirectly, a chilling effect on freedom of expression on the Internet.

The domestic courts' imposition of objective liability on the applicant company had not been based on relevant and sufficient grounds. Therefore the measure had constituted a disproportionate restriction on its right to freedom of expression.

Conclusion: violation (unanimously).

Art 41: EUR 597.04 in respect of pecuniary damage; no claim made in respect of non-pecuniary damage.

(See also *Delfi AS v. Estonia* [GC], 64569/09, 16 June 2015, [Information Note 186](#); *Bédat v. Switzerland* [GC], 56925/08, 29 March 2016, [Information Note 194](#); and

Stoll v. Switzerland [GC], 69698/01, 10 December 2007, [Information Note 103](#))

Freedom of expression/Liberté d'expression

Equipment Interference ("hacking") by intelligence agencies: *communicated*

Interférence dans les systèmes (« hacking ») par les services de renseignement: *affaire communiquée*

Privacy International and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 46259/16 [Section I]

(See Article 8 above/Voir l'article 8 ci-dessus, [page 22](#))

Freedom to receive information/Liberté de recevoir des informations

Seizure of newspapers and magazines sent to a prisoner by relatives: *violation*

Saisie des exemplaires de journaux et de revues envoyés à un détenu par ses proches: *violation*

Rodionov – Russia/Russie, 9106/09, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section III]

(See Article 6 § 1 (criminal) above/Voir l'article 6 § 1 (pénal) ci-dessus, [page 13](#))

Freedom to impart information/Liberté de communiquer des informations

Removal of chief prosecutor for having provided information to media about pending investigation on influence peddling: *violation*

Révocation d'un procureur général pour communication d'informations aux médias au sujet d'une enquête sur un trafic d'influence: *violation*

Brisic – Romania/Roumanie, 26238/10, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – In May 2009 the Superior Council of the Magistracy found the applicant, who was chief prosecutor at the time, guilty of two disciplinary offences: failing to observe the secrecy of deliberations or confidential documents; and being disrespectful towards colleagues in the exercise of his duties. It noted that the applicant had issued a press release and given a television interview revealing information about a *flagrante delicto* operation related to a criminal investigation into influence peddling. This

information enabled the press to identify judge G.E. as the alleged recipient of the money. The applicant's appeal against the decision was dismissed and he was subsequently removed from office.

Law – Article 10: The applicant had made the impugned statements to the press in the context of discharging his duties as the staff member designated to provide information to the press, a position which he had occupied over the preceding five years. In this capacity, it had been his professional duty to provide information to the press about investigations that attracted media attention, such as the case of influence peddling in issue.

The subject matter of the applicant's press release and interview had been a matter of public interest. The *flagrante delicto* operation and the inquiry into the offence of influence peddling had triggered interest at the local level and the applicant had seen fit to inform the press of certain aspects of the investigation. In doing so, the applicant had proceeded with caution, refraining from identifying by name any of the individuals involved. He had not adopted any stance as regards the guilt of any of the persons involved but had simply provided a summary description of the prosecution case at its initial stage. His press release, as confirmed by the prosecutor in charge of the file, had not been prejudicial to the proper conduct of the ongoing investigation.

Moreover, the applicant had not used or cited any documents protected by the secrecy of the judicial investigation or otherwise revealed confidential information relating to ongoing criminal proceedings. At the time the applicant had issued the press release, the information concerning the *flagrante delicto* operation was no longer confidential as the two journalists who had been present at the incident had published articles, accompanied by photographs taken on that occasion. Consequently, there was nothing in the applicant's statements that would have allowed the domestic authorities to accuse him of breaching the secrecy of the criminal investigation.

As for the alleged impact on judge G.E.'s professional reputation, the Court was not convinced that the impugned press release or the interview could have been considered as an attack reaching the requisite threshold of seriousness and capable of causing prejudice to the judge's professional reputation. The National Audiovisual Council, which had examined judge G.E.'s complaint about the way in which the television channel had broadcast the news about the *flagrante delicto* operation, concluded that the judge's reputation had not been harmed.

Furthermore, in finding the press release and the applicant's interview defamatory of judge G.E., the domestic authorities had not heeded the fact that the impugned statements did not emanate from the applicant but from a third party. Finally, there was no evidence that the domestic authorities had conducted a balancing exercise between the need to protect the reputation of judge G.E. and the applicant's right to impart information on issues of general interest concerning ongoing criminal investigations. They had confined their analysis to a mere discussion of the damage to the judge's reputation without regard to the applicant's argument that the impugned statements had been made by a third party and without taking into account the criteria set out in the Court's case-law.

In conclusion, the standards applied by the domestic courts had not been compatible with the principles embodied in Article 10 of the Convention and "relevant and sufficient" reasons had not been adduced. The interference had therefore been disproportionate to the aim pursued and not "necessary in a democratic society".

Conclusion: violation (five votes to two).

Article 41: EUR 4,500 in respect of non-pecuniary damage and EUR 1,825 in respect of pecuniary damage.

ARTICLE 13

Effective remedy/Recours effectif

Equipment Interference ("hacking") by intelligence agencies: *communicated*

Interférence dans les systèmes (« hacking ») par les services de renseignement: *affaire communiquée*

Privacy International and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 46259/16 [Section I]

(See Article 8 above/Voir l'article 8 ci-dessus, [page 22](#))

ARTICLE 14

Discrimination (Article 8)

Discontinuation of non-contributory disability benefits owing to residence abroad: *no violation*

Expatriation ayant entraîné la perte de prestations sociales d'invalidité de type non contributif: *non-violation*

Belli and/et Arquier-Martinez – Switzerland/Suisse,
65550/13, judgment/arrêt 11.12.2018 [Section III]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Les requérantes sont des ressortissantes suisses. La seconde est la mère et la tutrice de la première, adulte handicapée de naissance. Durant leur vie en Suisse, la première requérante bénéficiait de prestations sociales liées à son handicap (rente extraordinaire d'assurance-invalidité et allocation pour impotent). À la suite de leur déménagement au Brésil, son droit à ces prestations fut révoqué. Aux termes de la législation pertinente, le versement de prestations de type non contributif est en effet subordonné à la condition d'avoir son domicile habituel en Suisse.

En droit – Article 14 combiné avec l'article 8: Les requérantes se plaignent d'une discrimination vis-à-vis des personnes qui ne deviennent invalides qu'après avoir un temps contribué à l'assurance-invalidité, en ce qu'elles peuvent conserver leurs prestations en cas d'installation à l'étranger.

a) *Applicabilité* – La première requérante est sourde de naissance, s'exprimant difficilement dans sa langue maternelle, et incapable de discernement du fait d'un handicap lourd ayant toujours nécessité une prise en charge complète, assurée par sa mère et tutrice, la deuxième requérante. En l'occurrence, il existe donc entre les deux requérantes des «éléments supplémentaires de dépendance autres que les liens affectifs normaux» qui font exceptionnellement entrer en jeu entre des personnes adultes les garanties découlant de l'aspect «vie familiale» de l'article 8. De plus, le refus de verser les prestations à l'étranger était susceptible d'influencer l'organisation de la vie familiale des deux requérantes. Par conséquent, leur grief tombe sous l'empire de l'article 8 de la Convention.

b) *Fond* – Les requérantes se plaignent d'une discrimination basée sur le fait que la première requérante s'est vue révoquer le droit à des prestations sociales de type non contributif, dont le versement est lié à un domicile en Suisse. Elles se voient traitées de manière inégale par rapport à des personnes qui ont pu contribuer au système et qui obtiennent des prestations même en cas de domicile à l'étranger. La discrimination litigieuse tient donc à la nature du handicap de la première requérante, combinée avec le type (contributif ou non) des prestations litigieuses. La Cour admet que la deuxième requérante puisse s'en prétendre elle aussi victime, du moins indirecte ou par association, dans la mesure où, outre les soins qu'elle lui prodigue, elle a en tant que

tutrice été à l'origine de la procédure interne, sa fille étant incapable de discernement.

Les deux types de prestations sociales en débat correspondent à deux cas de figure différents: la rente d'invalidité ordinaire s'adresse aux personnes ayant contribué au système de l'assurance-invalidité, la rente pour impotents et la rente extraordinaire d'assurance-invalidité aux personnes qui n'y ont pas contribué. De l'avis de la Cour, la situation de la première requérante n'est certes pas identique, mais néanmoins suffisamment comparable à celle d'une personne au handicap plus tardif et bénéficiaire d'une prestation exportable. Le caractère contributif ou non des prestations en cause n'est donc pas déterminant à ce stade pour exclure l'analogie de situations, mais doit plutôt être pris en compte dans le cadre de la justification de la différence de traitement litigieuse.

En ce qui concerne la justification de la différence de traitement, la Cour observe tout d'abord que, en l'espèce, les désagréments économiques ou psychoaffectifs allégués par les requérantes en cas de retour en Suisse, ou de maintien au Brésil sans les prestations litigieuses, ont pour origine la décision librement prise par la deuxième requérante de quitter la Suisse, en dépit de la législation claire et accessible qui excluait l'exportabilité des prestations en cause. Les requérantes pouvaient donc s'attendre à ce que ces prestations soient supprimées. Les requérantes ne sauraient non plus prétendre que la réintégration en Suisse les placerait devant des difficultés insurmontables: étant de nationalité suisse, elles ont la possibilité de se réinstaller en Suisse, où elles ont déjà vécu la majeure partie de leur vie et où la première requérante continue de rendre régulièrement visite à son père.

Par ailleurs, l'approche retenue par le législateur suisse cadre avec les solutions retenues par les États membres du Conseil de l'Europe comme par l'Union européenne. Les prestations en cause sont censées garantir aux personnes handicapées ne remplissant pas les conditions pour obtenir une rente ordinaire de pouvoir bénéficier de la solidarité d'autrui et disposer de moyens d'existence permettant de vivre en Suisse. De l'avis de la Cour, il n'est pas contraire à la Convention de faire dépendre cette solidarité de la volonté et de la confiance d'autrui, et, partant, de la soumettre à certaines conditions, comme celle de domicile habituel en Suisse: lorsque l'État institue des prestations non contributives, il est raisonnable qu'il ne veuille pas les verser aux personnes résidant à l'étranger, en particulier si le coût de la vie dans le pays concerné est considérablement moins élevé que sur son territoire.

Partant, l'intérêt de la première requérante de percevoir les prestations litigieuses dans les mêmes conditions que les bénéficiaires de prestations contributives doit ici céder le pas à l'intérêt public de l'État défendeur de garantir le principe de solidarité de l'assurance sociale.

Eu égard à la marge d'appréciation considérable en matière économique ou sociale et au respect dû en principe, *a priori*, à la manière dont l'État conçoit les impératifs de l'utilité publique, la justification de la différence de traitement litigieuse n'apparaît pas déraisonnable.

Conclusion : non-violation (six voix contre une).

(Voir aussi *Di Trizio c. Suisse*, 7186/09, 2 février 2016, [Note d'information 193](#))

Discrimination (Article 1 of Protocol No. 1/du Protocole n° 1)

Application of Islamic law (sharia) in litigation concerning succession to estate of Greek Muslim: violation

Application de la loi de l'islam (charia) dans un litige concernant la succession d'un citoyen grec musulman: violation

Molla Sali – Greece/Grèce, 20452/14, judgment/arrêt 19.12.2018 [GC]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – On the death of her husband, the applicant inherited his entire estate under the terms of a will he had drawn up before a notary. The deceased's two sisters contested the will on the grounds that their brother had belonged to the Muslim community and that all matters relating to his estate were therefore subject to Islamic religious law and to the jurisdiction of the mufti rather than to the provisions of the Greek Civil Code. They relied in particular on the 1920 Treaty of Sèvres and the 1923 Treaty of Lausanne, which provided for Islamic customs and Islamic religious law to be applied to Greek nationals who were Muslims. Following the remittal of the case by the Court of Cassation, the Court of Appeal held that the law applicable to the deceased's estate was Islamic religious law and that the public will in question did not produce any legal effects.

On 6 June 2017, at the applicant's request, the Chamber to which the case had been assigned relinquished jurisdiction in favour of the Grand Chamber.

Law – Article 14 of the Convention in conjunction with Article 1 of protocol No. 1: The case concerned the applicant's right to inherit under a will made in her favour, in accordance with the Civil Code, by a Greek testator of Muslim faith. Whereas the applicant's husband had decided to bequeath his whole estate to her, the Court of Cassation had considered that the Islamic law of succession should be applied to her case. That had had the consequence of depriving the applicant of her rights under the will made by her husband, which was rendered without any legal effect.

The applicant's proprietary interest in inheriting from her husband was of a sufficient nature and sufficiently recognised to constitute a "possession" within the meaning of the rule laid down in the first sentence of the first paragraph of Article 1 of Protocol No. 1. Consequently, the applicant's proprietary interest fell within the ambit of that provision and of the right to respect for property guaranteed therein, which was sufficient to render Article 14 of the Convention applicable.

(a) *Whether there was an analogous or relevantly similar situation and a difference in treatment* – During his lifetime the applicant's husband, who was a member of the Thrace Muslim community, had drawn up a notarised public will in accordance with the provisions of the Civil Code, bequeathing his entire estate to his wife. It was beyond doubt that she had expected, as any other Greek citizen would have done, that on her husband's death his estate would be settled in accordance with his will.

The Court of Cassation had found that the law applicable to the deceased's estate had been the Islamic law of succession, which was part of domestic law and which applied specifically to Greek Muslims, thereby placing the applicant in a different position from that of a married female beneficiary of the will of a non-Muslim husband.

The applicant, as the beneficiary of a will made in accordance with the Civil Code by a testator of Muslim faith, was in a relevantly similar situation to that of a beneficiary of a will made in accordance with the Civil Code by a non-Muslim testator, and was treated differently on the basis of "other status", namely the testator's religion.

(b) *Whether the difference in treatment was justified* – The Government submitted that the settled case-law of the Court of Cassation pursued an aim in the public interest that was the protection of the Thrace Muslim minority. In the particular circumstances of the case, the Court doubted whether the impugned

measure regarding the applicant's inheritance rights had been suited to achieve that aim. However, it was not necessary for the Court to adopt a firm view on that issue because in any event the impugned measure was not proportionate to the aim pursued.

The application of Sharia law to the estate in issue had serious consequences for the applicant, depriving her of three-quarters of the inheritance. The main consequence of the approach adopted by the Court of Cassation in inheritance cases was that notarised wills drawn up by Greek nationals of Muslim faith were devoid of legal effect because Sharia law only recognised intestate succession, except in the case of Islamic wills.

There could be no doubt that, in signing and ratifying the Treaties of Sèvres and Lausanne, Greece had undertaken to respect the customs of the Muslim minority. However, in view of the wording of the provisions in question, those treaties did not require Greece to apply Sharia law. More specifically, the Treaty of Lausanne did not explicitly mention the jurisdiction of the mufti, but guaranteed the religious distinctiveness of the Greek Muslim community, which had been excluded from the population exchange provided for in that treaty and had been expected to remain in Greece, where the large majority of the population was Christian. Nor did the treaty confer any kind of jurisdiction on a special body in relation to such religious practices.

Several international bodies had expressed their concern about the application of Sharia law to Greek Muslims in Western Thrace and the discrimination thus created, in particular against women and children, not only within that minority as compared with men, but also in relation to non-Muslim Greeks. For instance, in his report following his 2008 visit to Greece (see document [CommDH \(2009\)9](#)), the [Commissioner for Human Rights](#) of the Council of Europe noted that the application of Sharia law to matters concerning family law and inheritance was incompatible with the international undertakings entered into by Greece, particularly after its ratification of the post-1948 international and European human rights treaties, including those relating to the rights of the child and women's rights. He recommended that the Greek authorities interpret the Treaty of Lausanne and any other early twentieth-century treaty in compliance with their obligations flowing from international and European human rights instruments.

Freedom of religion did not require the Contracting States to create a particular legal framework in order to grant religious communities a special status entailing specific privileges. Nevertheless, a State which had created such a status had to ensure that

the criteria established for a group's entitlement to it were applied in a non-discriminatory manner. Refusing members of a religious minority the right to voluntarily opt for and benefit from ordinary law amounted not only to discriminatory treatment but also to a breach of a right of cardinal importance in the field of protection of minorities, that was to say the right to free self-identification. The negative aspect of that right, namely the right to choose not to be treated as a member of a minority, was not limited in the same way as the positive aspect of that right. The choice in question was completely free, provided it was informed. It had to be respected both by the other members of the minority and by the State itself. No bilateral or multilateral treaty or other instrument required anyone to submit against his or her wishes to a special regime in terms of protection of minorities.

In 2018 the law abolishing the special regulations imposing recourse to Sharia law for the settlement of family-law cases within the Muslim minority came into force. Recourse to a mufti in matters of marriage, divorce or inheritance was now only possible with the agreement of all those concerned. Nonetheless, the provisions of the new law had had no impact on the situation of the applicant, whose case had been decided with final effect under the old system in place prior to the enactment of that law.

In conclusion, the difference of treatment suffered by the applicant, as a beneficiary of a will drawn up in accordance with the Civil Code by a testator of Muslim faith, as compared to a beneficiary of a will drawn up in accordance with the Civil Code by a non-Muslim testator, had had no objective and reasonable justification.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: reserved.

ARTICLE 33

Inter-State application/Requête interétatique

Alleged violations of the Convention in administrative practice concerning the examination of judicial actions brought by a Slovene bank seeking recovery of debts incurred before the independence of Croatia: relinquishment in favour of the Grand Chamber

Violations alléguées de la Convention dans la pratique administrative ressortant de l'examen des actions en justice d'une banque slovène pour le recouvrement de créances nées avant

L'indépendance de la Croatie : *dessaisissement en faveur de la Grande Chambre*

Slovenia v. Croatia / Slovénie c. Croatie, 54155/16 [Section III]

In September 2016 the Republic of Slovenia submitted to the Court a complaint under Article 6 § 1, Article 13 and Article 14 of the Convention and Article 1 of Protocol No. 1 concerning an unfair and discriminatory administrative practice which it alleged had transpired from the examination by the Croatian authorities of dozens of judicial actions brought by the Slovene bank Ljubljanska Banka d.d. seeking recovery of debts incurred under the regime of the former Socialist Federal Republic of Yugoslavia.

Ljubljanska Banka d.d. had already had occasion to apply to the Court with regard to proceedings brought in this context, but the application had been declared inadmissible on the grounds that the bank was not sufficiently independent from the State in institutional and operational terms and should therefore be considered, for the purposes of Article 34 of the Convention, as a “governmental organisation”, which deprived it of standing to lodge an individual application, regardless of the fact that the respondent State was not the State on which it depended (see *Ljubljanska Banka d.d. v. Croatia* (dec.), 29003/07, 12 May 2015).

In October 2016 the application was communicated to the respondent Government. On 18 December 2018 the Court Chamber to which the case had been assigned relinquished jurisdiction in favour of the Grand Chamber.

-ooOoo-

En septembre 2016, la République de Slovénie a saisi la Cour pour dénoncer, sur le terrain des articles 6 § 1, 13 et 14 de la Convention et de l'article 1 du Protocole n° 1, la pratique administrative selon elle inéquitable et discriminatoire qui se dégage à ses yeux de l'examen par les autorités croates de plusieurs dizaines d'actions en justice engagées par la banque slovène Ljubljanska Banka d.d. en vue de recouvrer des créances nées sous le régime de l'ancienne République fédérative socialiste de Yougoslavie.

Ljubljanska Banka d.d. avait déjà eu l'occasion de saisir la Cour à propos de certaines procédures engagées dans ce contexte, mais sa requête avait été déclarée irrecevable au motif que cette banque n'était pas suffisamment indépendante de l'État sur les plans institutionnel et opérationnel et devait donc être considérée aux fins de l'article 34 de la Convention comme une organisation « gouverne-

mentale », n'ayant comme telle pas qualité pour introduire une requête individuelle, et cela indépendamment du fait que l'État défendeur n'était pas celui dont elle était dépendante (voir *Ljubljanska Banka d.d. c. Croatie* (déc.), 29003/07, 12 mai 2015).

En octobre 2016, la requête a été communiquée au gouvernement défendeur. Le 18 décembre 2018, la chambre de la Cour à laquelle avait été attribuée l'affaire a décidé de se dessaisir en faveur de la Grande Chambre.

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes

Failure to seek supervisory review following a decision by the Administrative Chamber of the Supreme Court: *inadmissible*

Non-utilisation de la possibilité d'une requête en révision après une décision de la chambre administrative de la Cour suprême: *irrecevable*

Galkin – Russia/Russie, 5497/18, decision/décision 13.12.2018 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant complained about a decision of the Municipal Council restricting public access to the meetings of its sub-committees. The applicant's administrative claim was dismissed and that judgment was upheld on appeal to the Administrative Chamber of the Supreme Court. The applicant did not seek supervisory review.

Law – Article 35 § 1: In *Chigirina v. Russia* (dec.), the Court had held that, in disputes involving public authorities examined under the Code of Administrative Procedure (“the CAP”), a person who intended to lodge an application with the Court had first to use remedies offered by the existing two-tier cassation procedure: firstly, before the presidium of a regional court and, subsequently, before the Administrative Chamber of the Supreme Court.

Under the CAP, judgments issued by a regional court were not amenable to cassation review, but subject to an appeal to the Administrative Chamber of the Supreme Court. After that, it was open to the parties to bring an application for a supervisory review within three months after the ordinary (“second-instance”) appeal proceedings.

The applicant had been able to initiate a supervisory review after his appeal had been rejected by the Administrative Chamber of the Supreme Court and had been entitled to a decision either dismissing or transferring his supervisory-review application for examination on the merits by the Presidium of the Supreme Court. The supervisory-review procedure, therefore, had been directly accessible to the applicant and had been capable of giving an answer to the substance of his Convention complaint.

In cases where the proceedings under the CAP had started at the regional level and had been pursued before the Administrative Chamber of the Supreme Court, as in the applicant's case, an application for a supervisory review fell within the sequence of domestic remedies which an applicant was required to exhaust for the purposes of Article 35 § 1 of the Convention.

Conclusion: inadmissible (failure to exhaust domestic remedies).

(See *Chigirinova v. Russia* (dec.), 28448/16, 13 December 2016, [Information Note 203](#); see also *Abramyan and Others v. Russia* (dec.), 38951/13 and 59611/13, 12 May 2015, [Information Note 186](#))

Article 35 § 3 (a)

Manifestly ill-founded/Manifestement mal fondé

Failure to provide prima facie evidence about destruction of property, life endangerment and ill-treatment in the context of armed conflict in South Ossetia: *inadmissible*

Absence d'un commencement de preuve concernant la destruction de biens, la mise en danger et l'infliction de mauvais traitements dans le contexte d'un conflit armé en Ossétie du Sud: *irrecevable*

Naniyeva and/et Bagayev – Georgia/Géorgie, 2256/09 and 2260/09, decision/décision 20.11.2018 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicants are Russian nationals living in South Ossetia. As a result of the Georgian army's shelling of their town in August 2008, the applicants submit that they had to take shelter in the basement of their property and remain there for three days without access to water, food or electricity. They then fled to Russia and upon returning to their town a few weeks later, they learned that their property and belongings had been completely destroyed.

Law – Article 35 § 3 (a): Regarding the applicants' complaint under Article 1 of Protocol No. 1, it was

for the applicants to submit documents showing that the property allegedly destroyed or damaged had been part of their possessions and that it had suffered damage as a result of the conflict. However, the Court had not received any evidence relating to the alleged destruction of or damage to the relevant property. As regards the copies of bills that had been submitted by the applicants concerning home appliances that had been bought in the period after the conflict, these documents could not be accepted even as prima facie evidence of the existence and extent of the alleged destruction or damage, or the causes thereof. Furthermore, nothing in the circumstances of the case or in the applicants' claims suggested that it had been impossible for them to obtain an official statement from the local authorities confirming the extent of the damage actually suffered. The applicants had therefore failed to produce appropriate prima facie evidence in support of their complaints under Article 1 of Protocol No. 1.

Assessing their Article 2 complaint, it was noted that, although the applicants had provided witness statements confirming that they had taken shelter in the basement, they had failed to produce convincing prima facie evidence showing that the conflict affected the area where they were present in such a manner that it had directly and immediately endangered their lives. Under Article 3 it was noted that the applicants had not provided evidence that the activities of the Georgian army had been aimed at humiliating them or causing them mental suffering, nor that they had had to witness the destruction of their home, which could have caused them severe psychological suffering.

While forced flight from hostilities or destruction of the applicants' home in the conflict could, under certain circumstances, have engaged Article 8 of the Convention, it was noted that the applicants in the present case had been able to return and continue living in their home after a few weeks. Although taking refuge in another country, even for a relatively short period of time, due to hostilities had presumably caused the applicants some level of stress and discomfort, this did not amount to an interference with their private and family life.

In view of the above conclusions, the applicants' complaints under Article 13 and Article 14 were manifestly ill-founded.

Conclusion: inadmissible (manifestly ill-founded).

(See also *Lisnyy and Others v. Ukraine and Russia* (dec.), 5355/15 et al., 5 July 2016, [Information Note 198](#); *Sargsyan v. Azerbaijan* [GC], 40167/06, 16 June 2015, [Information Note 186](#); *Georgia v. Russia (II)*, 38263/08,

13 December 2011, [Information Note 151](#) (summary on relinquishment); and the Factsheet on [Armed conflicts](#))

ARTICLE 46

Execution of judgment – General measures/ Exécution de l'arrêt – Mesures générales

Practice of suspending pronouncement of judgments finding State agents guilty of unlawful killing or ill-treatment: *violation*

Pratique consistant à suspendre le prononcé d'un jugement déclarant un agent de l'État coupable d'homicide ou de mauvais traitements illicites: *violation*

Hasan Köse – Turkey/Turquie, 15014/11, judgment/arrêt 18.12.2018 [Section II]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – The applicant was shot by a police officer and sustained a life-threatening injury, leaving him permanently disabled. In the ensuing criminal proceedings, the domestic court concluded, contrary to the defendant police officer's allegations, that there had been no scuffle between the police officer and the applicant at the time of the shooting, and found the police officer guilty of causing a life-threatening injury by excessive use of force. It sentenced the police officer to five months' imprisonment but suspended the pronouncement of the judgment in accordance with Article 231 of the Criminal Code of Procedure. The application of the provision deprived the judgment of all its legal consequences, including the sentence, on condition that the defendant police officer abided by the supervision order.

Law

Article 2 (*substantive limb*): By its decision, the domestic court had used its power of discretion to lessen the consequences of a serious criminal act, rather than to show that such acts could in no way be tolerated. The Court had already held in a number of cases that the procedure regulated by Article 231 of the Criminal Code of Procedure, permitting suspension of the pronouncement of judgments concerning agents of the State, resulted in impunity of the perpetrators. Given the above-mentioned, the criminal-law system, as it had been applied in the present case, had been far from rigorous and had little deterrent effect capable of ensuring the effective prevention of unlawful acts, such as those complained of by the applicant. Consequently there had been a violation of Article 2 of the Convention.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 46: The Court had examined a number of comparable cases against Turkey in which State agents found guilty of unlawful killing or ill-treatment had remained unpunished when the pronouncement of their convictions was suspended. In those cases the Court had found violations of Article 2 or 3 of the Convention on the grounds that the procedure under Article 231 of the Criminal Code of Procedure, permitting the pronouncement of judgments to be suspended, could create an atmosphere of impunity for agents of the State who perpetrated such serious offences. The application of that procedure in such cases was thus incompatible with the requirement under Articles 2 and 3 of the Convention to ensure the accountability of State agents. In order to execute the present judgment in accordance with its obligations under Article 46 of the Convention, the respondent State would have to adopt general measures to prevent similar violations in the future. To that end, and without prejudice to any other measures that Turkey might have envisaged, the Court considered that in order to eliminate this problem, steps had to be taken to ensure that the procedure of suspending the pronouncement of judgments was used in accordance with the requirements under Articles 2 and 3 of the Convention. This particularly applied to cases concerning deliberate use of lethal or potentially lethal force by State agents, in order to ensure that the criminal-law protection would in practice both be effective and act as a deterrent.

Article 41: EUR 40,000 in respect of non-pecuniary damage and EUR 28,000 in respect of pecuniary damage.

(See also *Eski v. Turkey*, 8354/04, 5 June 2012; *Taylan v. Turkey*, 32051/09, 3 July 2012; *Böber v. Turkey*, 62590/09, 9 April 2013; *Kasap and Others v. Turkey*, 8656/10, 14 January 2014; *Ateşoğlu v. Turkey*, 53645/10, 20 January 2015; and *Çalışkan v. Turkey* (dec.), 47936/11, 1 December 2015)

ARTICLE 1 OF PROTOCOL No. 1/ DU PROTOCOLE N° 1

Peaceful enjoyment of possessions/Respect des biens

Personal liability of a shareholder for the debts of a struck-off company pursuant to special legislation on dormant companies: *no violation*

Responsabilité personnelle d'un associé pour les dettes d'une entreprise radiée en application

d'une législation spéciale sur les sociétés dormantes : non-violation

Lekić – Slovenia/Slovénie, 36480/07, judgment/arrêt 11.12.2018 [GC]

[English translation of the summary](#) | [Version imprimable](#)

En fait – Dans les années 1990, la Slovénie dut faire face à l'accumulation de sociétés dormantes et insolvable, créées sous le régime de l'ex-République fédérative socialiste de Yougoslavie. En 1999, la loi sur les opérations financières des sociétés mit en place une procédure de radiation d'office de telles entreprises et une responsabilité personnelle solidaire des associés qui s'abstiendraient durablement de demander l'ouverture d'une procédure de liquidation d'une telle société. En 2002, la Cour constitutionnelle admit la constitutionnalité de cette exception au principe du voile de la personnalité morale, mais en la restreignant aux associés « actifs », c'est-à-dire ceux qui pouvaient peser sur le fonctionnement de la société.

Associé et dernier directeur général d'une société à responsabilité limitée radiée d'office en 2001, le requérant se plaint de ne pas avoir été informé de la procédure de radiation et d'avoir ensuite été condamné en 2007 à payer plus de trente mille euros au principal créancier de la société.

Dans un arrêt rendu le 14 février 2017 (voir la [Note d'information 204](#)), une chambre de la Cour a admis l'applicabilité de l'article 1 du Protocole n° 1 mais a jugé, à l'unanimité, qu'il n'avait pas été violé. Le 18 septembre 2017, l'affaire a été renvoyée devant la Grande Chambre à la demande du requérant.

En droit – Article 1 du Protocole n° 1

Tenant compte du contexte, et notamment de la décision de 2001 portant sur la radiation de la société en cause, la Cour examinera l'affaire à la lumière de la première norme dudit article (le principe général du « respect des biens »).

a) *Légalité de l'ingérence* – La radiation de la société du registre des sociétés ainsi que la responsabilité personnelle du requérant pour une dette de la société se fondaient sur la loi sur les opérations financières des sociétés, selon laquelle il y avait lieu d'ouvrir une procédure de radiation si, par exemple, pendant douze mois consécutifs la société n'avait effectué aucune opération de paiement sur ses comptes. Les associés d'une telle société seraient présumés avoir accepté d'être tenus pour solidairement responsables des dettes de la société. Cette loi était accessible au requérant et suffisamment claire

pour lui permettre de prévoir que sa société risquait d'être radiée du registre et que lui-même risquait de voir sa responsabilité personnelle engagée pour les dettes de la société.

En sa qualité d'associé et d'ancien directeur général de l'entreprise, le requérant devait avoir parfaitement connaissance non seulement de la situation dans laquelle se trouvait la société, mais aussi des procédures civiles engagées contre elle par ses créanciers. On pouvait donc attendre du requérant qu'il y consacraît une certaine attention. Le requérant aurait dû faire le nécessaire pour recueillir le courrier adressé à sa société. Compte tenu, en outre, des délais raisonnablement longs dont disposaient les associés pour contester ces décisions rendues dans le cadre des procédures de radiation, la Cour juge que la notification des décisions de radiation à la société et subsidiairement leur publication au registre des sociétés ou au Journal officiel était suffisante.

En outre, la distinction posée par la Cour constitutionnelle entre « associés actifs », à même d'influer sur la gestion de la société, et « associés passifs », dépourvus d'un tel pouvoir, a de fait engendré une jurisprudence interne constante selon laquelle une responsabilité personnelle des dettes de la société pesait sur les associés détenant au moins 10 % du capital. Ce seuil n'était pas arbitraire, compte tenu des droits que la loi y attachait. Des organisations internationales compétentes dans ce domaine, comme l'OCDE ou le FMI, appliquent un critère similaire pour distinguer les investisseurs « directs » et les simples investisseurs « de portefeuille ».

La Cour conclut ainsi que l'ingérence en l'espèce répondait aux conditions prévues par la loi.

b) *But de l'ingérence* – Le passage d'une économie socialiste à une économie de marché s'étant accompagné dans l'État défendeur par l'existence d'un nombre important de sociétés inactives et insolvable, la loi sur les opérations financières des sociétés avait principalement pour objectif d'assurer la stabilité sur le marché commercial et de renforcer la discipline financière, tout en protégeant les créanciers des telles sociétés. Compte tenu de la marge d'appréciation particulièrement large dont jouissent les autorités internes en matière de politique économique et sociale, la Cour ne voit aucune raison de douter que la mesure contestée répondait à l'intérêt général.

c) *« Juste équilibre » entre les intérêts en présence* – La loi litigieuse emportait incontestablement de lourdes conséquences pour de nombreux particuliers, qu'elle rendait personnellement responsables

des dettes des entreprises. Cela étant, le caractère exceptionnel des circonstances propres à justifier la levée du voile de la personnalité morale a essentiellement trait à la nature des questions devant être tranchées par le tribunal interne compétent, et non à la fréquence des situations concernées. Autrement dit, il ne signifie pas que pareille mesure ne puisse se justifier qu'en de rares occasions.

Il est vrai que la loi litigieuse a fait l'objet d'au moins deux séries de modifications législatives et de recours devant la Cour constitutionnelle. Cependant, il se dégage des passages pertinents des travaux préparatoires et des motifs des décisions rendues par la Cour constitutionnelle que les autorités compétentes ont déployé des efforts sérieux pour ménager un juste équilibre entre les intérêts des créanciers de sociétés radiées et ceux des associés. L'évaluation qui a été faite par le Parlement et les juridictions internes de la nécessité de cette législation et des mesures adoptées a été d'une qualité propre à justifier une ample marge d'appréciation quant aux choix législatifs et judiciaires opérés. La divergence de vues entre le législateur national, d'une part, et la Cour constitutionnelle, d'autre part, doit être vue comme relevant de cette marge d'appréciation.

En l'espèce, pour le déclarer personnellement responsable de la dette de la société dont il était associé minoritaire, les tribunaux ont retenu que le requérant n'avait pas apporté la preuve de son absence de rôle « actif » dans la gestion de l'entreprise. Le requérant détenait plus de 10 % du capital de la société, il jouissait des droits reconnus à tout associé minoritaire et sa qualité de directeur général l'habilitait à agir pour le compte de la société. Par ailleurs, était dépourvu de pertinence le fait que le requérant ait démissionné de ses fonctions de directeur général, ou qu'il soit devenu associé avant ou après la naissance de la créance, ou encore qu'il ait effectivement formé une demande de liquidation, dès lors que celle-ci n'avait pas été accompagnée du paiement des frais exigibles d'avance.

La Cour ne voit aucune raison de s'écarter en substance des conclusions des juridictions internes et elle n'est pas convaincue que les tribunaux internes auraient dû accorder plus d'importance aux autres éléments avancés par le requérant pour l'exonérer de toute responsabilité personnelle. Tout système juridique connaissant des présomptions de fait ou de droit, y compris en matière pénale, on peut *a fortiori* accepter des présomptions dans le domaine du droit des sociétés, où le droit au respect des biens peut être en jeu. Rien ne donne à penser que la charge de la preuve qui pesait sur le requérant ait été amenée au-delà des limites admissibles.

Pour ce qui est de la situation particulière de la société concernée, celle-ci était passée en 1995 du statut de société anonyme à celui de société à responsabilité limitée, où les membres ont un rôle individuel accru. À ce moment-là, l'entreprise était déjà sous-capitalisée et contrevenait aux règles applicables du droit des sociétés. De plus, la société ne demanda l'ouverture d'une procédure de liquidation que deux ans plus tard, à un moment où elle n'avait de toute évidence plus aucun actif. Qui plus est, elle manqua à faire l'avance requise des frais de procédure, préférant attendre que le tribunal ouvrît d'office la procédure de liquidation.

S'il est vrai que le législateur supprima cette possibilité de liquidation d'office lors de l'introduction des règles concernant la radiation du registre, ce fut toutefois avec une prise d'effet différée d'un an, délai suffisant pour permettre aux intéressés d'y échapper, pourvu qu'ils payassent les frais de liquidation. Au lieu de cela, la société continua d'exister malgré son incapacité à payer ses dettes ou à exercer les activités pour lesquelles elle avait été constituée. La Cour ne voit aucune raison de douter que pareilles sociétés représentaient une menace pour le bon fonctionnement du marché.

En outre, l'abaissement en-deçà du seuil légal du capital de la société, puis sa réduction à néant, de même que le caractère nettement tardif de la demande d'ouverture d'une procédure de liquidation avaient entraîné d'importantes répercussions négatives sur la situation du créancier de la société, qui se retrouvait dans une incertitude prolongée quant au paiement de sa créance. Les choses auraient pu connaître une tournure moins longue si la société avait demandé l'ouverture d'une procédure de liquidation en temps utile.

Enfin, le requérant n'a pas démontré avoir subi un préjudice important: le montant correspondant à la part de la dette qu'il dut acquitter était relativement faible et le créancier en cause engagea également des poursuites contre les autres associés. La Cour n'a donc aucune raison factuelle de juger disproportionnée la mesure litigieuse, qui était fondée sur une disposition législative en vertu de laquelle le requérant assumait une responsabilité illimitée pour les dettes en souffrance de l'entreprise. Enfin, si le requérant considérait qu'il avait payé plus que les autres associés actifs de l'entreprise, il aurait pu engager contre eux une action civile en remboursement.

Bref, au vu notamment de la participation du requérant à la gestion de la société, du montant qu'il dut acquitter, et du contexte national qui prévalait à l'époque, la Cour estime que la mesure litigieuse n'a pas eu pour effet de faire peser sur le requérant une

charge spéciale et exorbitante. L'ample marge d'appréciation reconnue à l'État dans le présent domaine n'a donc pas été outrepassée.

Conclusion : non-violation (quinze voix contre deux).

Peaceful enjoyment of possessions/Respect des biens

Failure to enforce the seizure, ordered by a judge five years previously, of a property unlawfully occupied by third parties: violation

Inexécution de la saisie, ordonnée par un juge depuis cinq ans, d'un immeuble occupé à titre abusif par des tiers: violation

Casa di Cura Valle Fiorita S.r.l. – Italy/Italie, 67944/13, judgment/arrêt 13.12.2018 [Section I]

(See Article 6 § 1 (enforcement) above/Voir l'article 6 § 1 (exécution) ci-dessus, [page 11](#))

ARTICLE 2 OF PROTOCOL No. 4/ DU PROTOCOLE N° 4

Article 2 § 2

Freedom to leave a country/Liberté de quitter un pays

Imposition of travel bans on witnesses in pending criminal proceedings without legal basis: violation

Interdiction de voyager imposée en l'absence de base légale à des témoins dans des procédures pénales en cours: violation

Mursaliyev and Others/et autres – Azerbaijan/Azerbaïdjan, 66650/13 et al., judgment/arrêt, 13.12.2018 [Section V]

[Traduction française du résumé](#) | [Printable version](#)

Facts – On various dates between 2012 and 2016, the investigating authorities issued travel bans on the applicants, all witnesses in pending criminal proceedings, preventing them from leaving the country. The applicants challenged the travel bans, either by lodging a complaint with the administrative courts or by applying to the ordinary courts for a judicial review. The domestic courts, with the exception of one of the applications which had been dismissed on the merits, refused to examine the complaints, finding that they were not competent to examine the lawfulness of travel bans imposed by the investigating authorities.

Law – Article 2 § 2 of Protocol No. 4: The Government did not refer to any provision of domestic law which would serve as a legal basis for the imposition of travel bans on persons who were witnesses in criminal proceedings. Furthermore, the relevant provisions of the Migration Code, which regulated the right of Azerbaijani nationals to leave the country, contained an exhaustive list of circumstances in which this right may be temporarily restricted and none of those circumstances corresponded to the applicants' situation. Moreover, Article 1 of the Passports Act, in force at the material time, had provided for a temporary restriction on the right to leave the country but only if the person concerned was a suspected or accused person in criminal proceedings, convicted or subjected to compulsory medical measures.

The investigating authorities had imposed the travel bans on the applicants in the absence of any judicial decision. Further, the domestic courts, in their review of the impugned measures, had failed to specify the legal basis for the imposition of the travel bans, contenting themselves merely with refusing to examine the impugned actions on the merits. In the only case examined on the merits, the relevant court had found that the restriction on the applicant's right to leave the country was justified, without referring to any provisions of domestic law.

Given the above-mentioned, the interference with the applicants' right to leave their country had not been "in accordance with law".

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 5,000 to each applicant in respect of non-pecuniary damage.

(See also *Stamose v. Bulgaria*, 29713/05, 27 November 2012, [Information Note 157](#); and *Riener v. Bulgaria*, 46343/99, 23 May 2006, [Information Note 86](#))

GRAND CHAMBER (PENDING)/ GRANDE CHAMBRE (EN COURS)

Referrals/Renvois

S.M. – Croatia/Croatie, 60561/14, judgment/arrêt 4.12.2018 [Section I]

(See Article 4 above/Voir l'article 4 ci-dessus, [page 9](#))

Relinquishments/Dessaisissements

Slovenia v. Croatia / Slovénie c. Croatie, 54155/16 [Section III]

(See Article 33 above/Voir l'article 33 ci-dessus, [page 32](#))

OTHER JURISDICTIONS/ AUTRES JURIDICTIONS

Inter-American Court of Human Rights (IACTHR)/ Cour interaméricaine des droits de l'homme

State obligations with respect to the right to health, life, personal integrity, fair trial, judicial protection, non-discrimination, and the progressive development of Economic, Social, Cultural and Environmental Rights (ESCER)

Obligations pour l'État concernant le droit à la santé, à la vie, à l'intégrité personnelle, à un procès équitable, à une protection judiciaire et à l'absence de discrimination, et concernant l'évolution progressive des droits économiques, sociaux, culturels et environnementaux (ESCER)

Case of Cuscul Pivara et al./Affaire Cuscul Pivara et autres, Series C No. 359/Série C n° 359, judgment/arrêt 23.8.2018

[This summary was provided courtesy of the Secretariat of the Inter-American Court of Human Rights. A more detailed, official abstract (in Spanish only) is available on that Court's website: www.corteidh.or.cr.]

[Le présent résumé a été fourni gracieusement (en anglais) par le Secrétariat de la Cour interaméricaine des droits de l'homme. Un résumé officiel plus détaillé (en espagnol uniquement) est disponible sur le site internet de cette cour: www.corteidh.or.cr.]

The facts of the case refer to 34 people currently living with HIV in Guatemala, 15 people who lived with the virus but who have already died, and their relatives. The case was presented before the Inter-American Court of Human Rights (hereafter "the Court") alleging that the lack of adequate public medical care for this group of people, as well as the lack of adequate judicial protection, constituted a violation to the right to health, personal integrity, life, fair trial and judicial protection. The Court presented the facts of the case regarding three elements: (i) the domestic laws and policies that had been implemented by Guatemala for the treatment of people leaving with HIV; (ii) the specific facts concerning each of the 49 victims of the case and their relatives; and (iii) the appeals and actions filed by 13 alleged victims before the Constitutional Court of Guatemala, where they asked the government for the purchase and distribution of antiretroviral treatment for people living with HIV in Guatemala.

Merits

Articles 26 (progressive development), 5(1) (right to personal integrity) and 4(1) (right to life), in conjunction with Article 1(1), of the *American Convention on Human Rights* (ACHR): The Court explained that a literal, systematic and teleological interpretation of the ACHR allows to conclude its Article 26

protects the ESCER that derive from the economic, social and educational, scientific and cultural norms contained in the *Charter of the Organization of American States*, and that violations to these rights can be subject to international supervision in terms of Articles 62 and 63 of the ACHR. In connection to this analysis, the Court concluded that (i) the right to health is protected by Article 26 of the ACHR; (ii) that the protection to this right requires the State to guarantee a timely and appropriate health care in accordance with the principles of availability, accessibility, acceptability and quality; that (iii) the State must give special attention to provide medical treatment for vulnerable and marginalised groups; and that (iv) the protection of this right must be progressively carried out in accordance with the available resources and in accordance with the applicable domestic legislation.

The Court concluded that the State did not comply with its duty to provide adequate health care to the 49 victims of this case. The omissions of the State caused the victims to develop "opportunistic infections", which was also the cause of physical and psychological suffering and, ultimately, the death of 15 of them. The Court also found that two of the victims were pregnant at the time of being diagnosed with HIV, or that they were pregnant subsequent to their diagnosis, and were not given adequate attention in consideration of their particular conditions of vulnerability. The Court considered that the lack of medical treatment for these women constituted an act of discrimination based on gender, as it had a differentiated impact on the victims and generated a risk of vertical transmission of HIV to their children. For these reasons, the Court concluded that the State did not comply with its duty to guarantee the right to health, the right to personal integrity and the right to life of the 49 victims.

The Court ruled – for the first time in its history – that a State had violated the obligation of progressive development of ESCER derived from Article 26 of the ACHR. The Court recognised that the progressive development of ESCER will not be achieved in a short period of time, but that the obligation of progressive realisation of these rights prohibits the inactivity of the State in its task of implementing actions for their effective protection. This is especially relevant in those areas where the total absence of State protection places individuals before the imminence of suffering damage to their life or their personal integrity. This situation occurs with people living with HIV when they do not receive adequate medical attention. For this reason the Court concluded that the State's inaction regarding the protection of the right to health constituted a violation of the principle of progressive development protected by Article 26 of the ACHR.

Conclusion: violation (four votes to one).

Articles 8 (due process) and 25 (judicial remedy), in conjunction with Article 1(1), of the ACHR: The Court also addressed whether the *amparo* action filed by 13 of the victims before the Constitutional Court of Guatemala complied with the requirements of suitability and effectiveness required by Articles 8 and 25 of the Convention, and whether it was resolved within a reasonable period of time. The Court noted that the decision of the Constitutional Court did not rule on the central issue that led to the filing of the *amparo* action, which was the risk that existed to the right to health and life of the victims due to lack of access to an adequate medical treatment. The Court also considered that the delay in the resolution of the action constituted a violation of the guarantee of a reasonable time.

Conclusion: violation (four votes to one).

Reparations – The Court established that the judgment constituted *per se* a form of reparation and ordered that the State to: (i) provide free medical and psychological treatment for victims and their relatives; (ii) publish the judgment in its entirety; (iii) conduct a public act of acknowledgment of responsibility; (iv) award scholarships to the children of the victims; (v) implement oversight mechanisms and supervision of health-care services; (vi) design a mechanism to improve the accessibility, availability and quality of health-care services for people living with HIV; (vii) implement a training programme for officials in the health-care system; (viii) ensure adequate medical treatment for pregnant women living with HIV; (ix) conduct a national awareness campaign on the rights of people living with HIV; and (x) pay the monetary amounts established in the judgment for the concepts related to pecuniary and non-pecuniary damages, as well as non-pecuniary damages and costs and expenses.

United Nations Human Rights Committee (CCPR)/Comité des droits de l'homme des Nations unies (CCPR)

General comment on the right to life and abortion rights

Observations générales sur le droit à la vie et le droit à l'avortement

General comment No. 36 (2018)/Observation générale n° 36 (2018), CCPR/C/GC/36, 30.10.2018

On 30 October 2018, during its 124th session, the Human Rights Committee adopted its General comment No. 36 (2018) on Article 6 of the [International](#)

[Covenant on Civil and Political Rights](#), on the right to life. The general comment included comment on abortion rights which had been the subject of many of the submissions on the draft comment.

COURT NEWS/DERNIÈRES NOUVELLES DE LA COUR

Request for an advisory opinion/Demande d'avis consultatif

On 3 December 2018 the Grand Chamber panel decided to accept the request for an advisory opinion from the French Court of Cassation received in October 2018 (request no. P16-2018-001). It is the first request received by the Court since the entry into force of Protocol No. 16. More information is available in the Court's [press release](#).

-ooOoo-

Le 3 décembre 2018, le collège de la Grande Chambre a accepté la demande d'avis consultatif soumise par la Cour de cassation française en octobre 2018 (demande n° P16-2018-001). Il s'agit de la première demande d'avis consultatif reçue par la Cour depuis l'entrée en vigueur du Protocole n° 16 à la Convention. Plus d'informations sont disponibles dans le [communiqué de presse](#) de la Cour.

HUDOC database in Georgian/Base de données HUDOC en géorgien

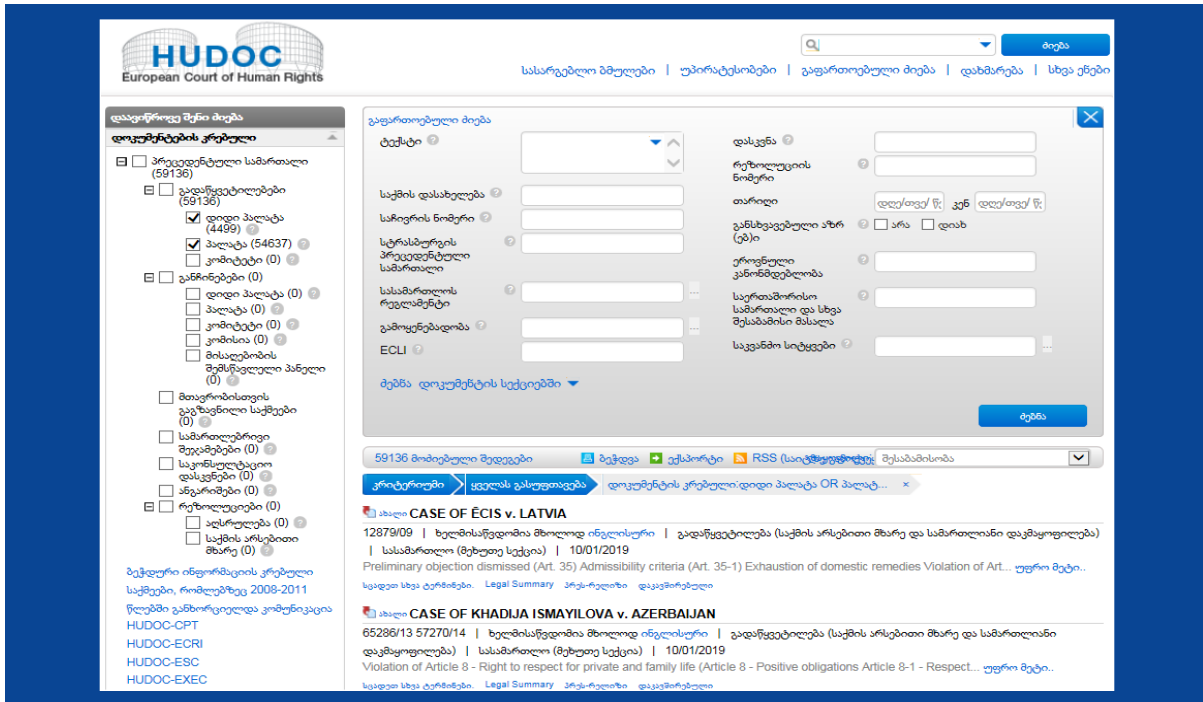
On 20 December 2018 the [Georgian version](#) of the HUDOC database (<https://hudoc.echr.coe.int/geo#>) was launched in the context of the celebrations to mark the 20th anniversary of the Court's case-law database.

HUDOC contains approximately 26,400 case-law translations in 31 languages other than English and French, including some 880 in Georgian. The interface is currently available in English, French, Georgian, Russian, Spanish and Turkish.

-ooOoo-

Le 20 décembre 2018 a été lancée l'[interface en géorgien](#) de la base de données HUDOC (<https://hudoc.echr.coe.int/geo#>), dans le cadre des célébrations du 20^e anniversaire de la base de données de la Cour.

HUDOC contient environ 26 400 traductions de jurisprudence dans 31 langues autres que l'anglais et le français, dont près de 880 textes en géorgien. Dorénavant, HUDOC est accessible en français, anglais, espagnol, géorgien, russe et turc.



Some individual applications concerning eastern Ukraine adjourned/Ajournement de certaines requêtes individuelles concernant l'est de l'Ukraine

The Court has recently adopted a plan for its future processing of thousands of applications from individuals who have raised complaints against Ukraine or the Russian Federation or both States in relation to the conflict in eastern Ukraine.

A key issue to be decided in these applications is whether the facts complained of fall under the jurisdiction of either Russia or Ukraine for the purposes of Article 1 of the Convention. As matters now stand, the Court expects to rule on this issue in the inter-State case of *Ukraine v. Russia (re eastern Ukraine)* (application no. 8019/16), to which each of these applications is closely related.

More information is available in the Court's [press release](#).

-ooOoo-

La Cour vient d'adopter un plan pour le traitement de milliers de requêtes introduites par des particuliers qui ont formulé contre l'Ukraine, contre la Fédération de Russie ou contre les deux États des griefs liés au conflit dans l'est de l'Ukraine.

L'une des questions essentielles à trancher dans ces requêtes est celle de savoir si les faits incriminés

relèvent, aux fins de l'article 1 de la Convention, de la juridiction de la Russie ou de celle de l'Ukraine. En l'état actuel des choses, la Cour compte statuer sur cette question dans l'affaire interétatique *Ukraine c. Russie (concernant l'est de l'Ukraine)* (requête n° 8019/16), à laquelle ces requêtes individuelles sont liées.

Plus d'informations sont disponibles dans le [communiqué de presse](#) de la Cour.

Ukrainian lawyer permanently barred from representing applicants before the ECHR/ Interdiction définitive à une avocate ukrainienne de représenter des requérants devant la Cour

The Court has decided, under Rule 36 § 4 (b) of the Rules of Court, that a Ukrainian lawyer, Nataliya Yevgenivna Tselovalnichenko, should be permanently prohibited from representing or otherwise assisting applicants in both pending and future applications. More information is available in the Court's [press release](#).

-ooOoo-

La Cour a décidé, en application de l'article 36 § 4 b) de son règlement, d'interdire de manière permanente à une avocate ukrainienne, Nataliya Yevgenivna Tselovalnichenko, de représenter ou d'assister des requérants dans le cadre de requêtes pendantes et futures. Plus d'informations sont disponibles dans le [communiqué de presse](#) de la Cour.

**RECENT PUBLICATIONS/
PUBLICATIONS RÉCENTES**

Practical Guide on Admissibility Criteria: French translation/Guide pratique sur la recevabilité : traduction française

The French updated version of the [Practical Guide on Admissibility Criteria](#) is now available on the Court's Internet site (www.echr.coe.int – Case-Law).

The Admissibility Guide will now be updated on a regular basis.

-ooOoo-

La version française mise à jour du [Guide pratique sur la recevabilité](#) vient d'être mise en ligne sur le site internet de la Cour (www.echr.coe.int – Jurisprudence). Le guide sur la recevabilité sera dorénavant mis à jour régulièrement.